





**Monique Gélneau**

**Une âme en détresse**

Récit

Gélineau, Monique (1950— )

Livre publié à compte d'auteur disponible en version ePub et PDF sur le site web [www.moniquegelineau.ca](http://www.moniquegelineau.ca)

Titre : Une âme en détresse

ISBN (imprimé) 978-2-9814802-6-2

ISBN (pdf) 978-2-9814802-8-6

ISBN (ePUB) 978-2-9814802-7-9

Mise en page de la couverture :

Félix-Antoine Brunet

Impression : [Bouquinbec.ca](http://Bouquinbec.ca)/Rapido Livres

Dépôt légal à Bibliothèque et Archives nationales du Québec : 2<sup>e</sup> trimestre 2016

© Monique Gélineau, 2016

1. Suicide
2. Vie-Mort
3. Psychologie
4. Relations familiales

## **Table des matières**

Mauvais sang	7
Avant-propos	11
Introduction	13
La terrible nouvelle	19
Ses funérailles	45
Mes 15 ans	51
Jean-Marc et la famille	65
La vie, la souffrance et le suicide	103
Conclusion	113



## **Mauvais sang**

Ça fait un an que t'es parti  
J'ai réussi à me débrouiller  
Malgré ce que tu faisais de ta vie  
J'ai décidé de ne pas m'en mêler  
Tu dansais sur la corde raide  
Depuis tellement longtemps  
Que le jour de ton départ  
Ne fut pas trop surprenant

La mort, c'est trop abstrait  
Tant qu'on ne l'a pas vécue  
C'est c'que j'me dis quand j'pense  
Au grand frère que j'ai perdu...

J'me demande assez souvent  
Si t'es heureux ou bien perdu  
Aussi loin que t'ait porté le vent  
Quand j'te parle, m'entends-tu?  
Derrière tes yeux, j'lisais le message  
Sans espoir, un mauvais présage  
Maintenant tout c'que j'peux te dire  
Tu méritais une meilleure vie

La mort, c'est trop abstrait  
Tant qu'on ne l'a pas vécue  
C'est c'que j'me dis quand j'pense  
À mon grand frère qui s'est perdu

Paroles et musique : David Brunet  
Écrit à l'âge de 18 ans  
© 1991 – Tous droits réservés



À mes enfants et petits-enfants,

Sachez, sans jamais en douter,  
Que vous avez été et êtes immensément aimés

Que de vous voir vous aimer profondément

De vivre selon vos valeurs

Dans l'intégrité de qui vous êtes

Dans l'expression de vos talents et passions

Dans la joie et le partage

Est l'incalculable cadeau que vous me faites

MG

2015



## **Avant-propos**

J'ai retranscrit et grandement retouché ce texte écrit en 1991, un an après le décès de Jean-Marc. J'avais alors 41 ans.

Le relire 25 ans après sa mort, me permet de laisser une empreinte d'une partie de sa vie sur cette terre, une forme de souvenir de lui, mais aussi de voir tout le chemin parcouru sur ma perception de la vie, de la mort, du moment présent, de ma vie, de la compassion et du pardon.

Cette histoire a exigé un retour sur des événements passés où la mémoire et la perception ne sont que miennes. Peut-être en sera-t-il autrement pour vous. C'est ça la vie...



## Introduction

Cette musique... concerto pour trompette et orchestre de Haydn, évocatrice de force et de douceur, de rage et de tendresse, tous ces éléments contenus dans la vie, dans ma vie...

Comment ne pas se rappeler? Tout ce qui a fait notre vie d'hier se répercute dans celle d'aujourd'hui, inévitablement. Ces souvenirs, j'en ai peu; de la mémoire, j'en ai peu. Mais j'en ai suffisamment pour être sans cesse harcelée par mon passé, pour avoir des *flashback* à tout moment, selon l'occasion, le temps qu'il fait, la musique que j'écoute, les gens avec qui je suis.

Est-ce que je me sens bien, aujourd'hui, à 41 ans? Pas si mal à vrai dire! C'est peut-être de sentir que, finalement, je suis seule. Solitaire, née d'une « grosse » famille, mais solitaire quand même. On est finalement très seul, même si très entouré. Certains passages de notre vie ne peuvent se faire que seul. L'accompagnement ne signifie pas grand-chose rendu à l'âge adulte. Sauf que je me sens de mieux en mieux en vieillissant, entre autres après avoir pris contact avec mon guide intérieur qui se veut calmant et positif même s'il m'emmène parfois dans de larges zones

sombres. Et également de mieux en mieux après chaque séance de thérapie avec Mado, qui elle, me fait revivre des événements passés de ma vie avec l'émotion qui y est reliée et l'acceptation qui s'y insère afin d'en faire un événement parmi tant d'autres dans ma vie, événements qui m'ont bâtie, mais desquels je peux maintenant tirer une petite ou une grande leçon. Je ne suis pas que mon passé finalement.

Tant de questions me hantent en ce début de la quarantaine : est-ce que j'ai accompli ce que j'avais projeté dans ma vie? Mais, en fait, est-ce que je viendrai à bout de bien exécuter ou de bien vivre ma mission terrestre? Y a-t-il une mission terrestre, après tout? Est-ce qu'il n'y a pas actuellement ou pas eu dans un passé proche ou ancien des pertes quelque part? Il y en a sûrement eu, mais j'étais vraiment destinée à vivre ces événements qui me freinaient. Le temps qu'il me reste à vivre m'aidera-t-il à exploiter toutes les ressources qui m'habitent? Au fait, de quel temps parle-t-on? Il semble que nous ne savons pas, nous humains, profiter du temps. Nous lui donnons une valeur qu'il n'a pas et nous oublions de le vivre, instant après instant. En fait également, depuis le début de ma quarantaine, donc depuis plus d'un an, je commence tout juste à penser à vivre au présent, le plus souvent possible.

Est-ce le fait de vieillir qui me fait ressentir si profondément la solitude de l'être humain? Je me souviens du thème *Nul n'est une île*, qu'un ami avait tenté de décortiquer à l'université... Il m'avait finalement déclaré que chacun était effectivement une île d'où surgissait

parfois le besoin de s'allier à d'autres, mais d'où surgissait également cette pressante nécessité de retourner à la solitude, obligatoire à la réflexion et à l'accomplissement. Sommes-nous si grégaires ou si solitaires que cela, finalement? Que de questions, que de questions...

Par où commencer quand on veut raconter une histoire, la sienne et celle de l'un de ses fils? Des détails surgissent du passé lointain et de celui si près de moi. Ce concerto qui joue encore, un peu plaintif : j'ai une passion pour la musique : c'est ce qui me fait le plus vibrer; c'est à travers elle que mes émotions s'expriment le plus facilement. Il y a environ un an, j'ai perdu un fils, 26 ans, au début de sa vie... en fait, il y a mis fin! Vie tourmentée, âme tourmentée, et c'est en grande partie la musique qui m'a permis de pleurer sa perte, dans la maison, en auto, partout. Je n'avais même plus besoin de la faire jouer cette musique, je n'avais qu'à y penser, et les larmes, parties du fond de mon âme, montaient et me libéraient un peu, chaque fois.

Me retrouver en plein bois m'a aussi aidée : la nature est équilibrée et grandiose et j'y retrouve toujours mon essence d'humain, même solitaire, quand je m'y promène. Je suis capable d'avoir des réflexions plus intérieures parce que détachée de tout ce qui m'envahit habituellement.

Je me souviens que dans le cas du décès de Jean-Marc, je suis allée dans le bois tard au printemps, alors qu'il restait encore de la neige dans les sous-bois. Je me

laisçais imprégner par l'odeur particulière que recèle la nature à ce temps-là de l'année. Je profitais également du jeu du soleil au travers des branches; du jeu de contrastes quand je levais la tête vers le ciel si bleu en ce matin frais, et les longs bras des branches brunes et noires qui s'y entrecoupaient. Je me suis arrêté un moment pour souffler parce que l'on était en montée constante et que je voulais prendre un instant de répit.

J'ai donc entouré de mes deux bras, aussi loin que je le pouvais un très grand et très vieil arbre. Je ne pouvais même pas l'encercler plus de la moitié, mais je le savais compatissant et empathique. Et là, j'ai pleuré... Il a recueilli mes larmes, mes sanglots et mes plaintes tout le long de sa peau rugueuse. Quand j'ai été fatiguée et calmée, sans larmes, je l'ai remercié d'avoir été là, pour moi, seulement pour moi à ce moment-là.

Lorsqu'on perd quelqu'un auquel on est attaché, c'est un paquet d'émotions qui s'emmagasinent au cœur de notre âme et qui nous étouffent. Il faut les extirper de là, peu à peu, parce que c'est insupportable et qu'on ne peut vivre perpétuellement avec cette tension au sein de son cœur et de son corps.

Un des plus grands chocs lors de ce décès a été de réaliser que l'ordre de la chaîne chronologique était brisé : mes parents auraient « dû » mourir avant moi, et moi, avant mon fils. C'était comme inexplicable dans ma tête. Ce n'était pas son tour, il était le plus jeune! Presque simultanément à cet événement, j'apprenais qu'un de mes

frères souffrait du sida et qu'il n'en avait plus pour bien longtemps; il est d'ailleurs mort quelques mois plus tard. J'ai alors réalisé que je n'avais jamais été confrontée à la mort de qui que ce soit, proche de moi, dans le cercle familial. Je n'avais jamais, à 40 ans, perdu de parents, d'oncles ni de tantes – sauf tante Régina quand j'avais 7 ans –, de frères ni de sœurs, encore moins un enfant!

Plusieurs facteurs m'ont aidée à réfléchir sur la vie et la mort : le support généreux et calmant de quelques amies et amis, la présence réconfortante de mes trois autres enfants, qui ont continué à vivre et à bien vivre, et la naissance de mon premier petit-fils. Enfin, la lecture et, finalement, cette aide inestimable et souvent oubliée par une impétueuse comme moi, le temps.



## La terrible nouvelle

Jean-Marc est mort. C'est David, mon deuxième fils, âgé de 16 ans, qui me l'apprend un bon samedi matin de février alors que je reviens de chez mon amie Lise.

– Assieds-toi, maman. J'ai une mauvaise nouvelle à t'annoncer.

Le cœur vous arrête, juste d'un coup. Je me souviens lui avoir demandé où était son frère Philippe, 14 ans.

– Dans sa chambre; il va bien.

Je suis allée vérifier. Philippe était étendu sur son lit, il ne dormait pas.

– Est-ce que tout va bien Philippe?

– Oui, ça va.

Après cette première vérification de base, très physique, je suis revenue dans la cuisine. Ma tête n'avait pas arrêté de tourner depuis le moment où j'étais entrée dans la maison. Qui restait-il maintenant? Josée, Jean-Marc, Denys? Ma mère, mon père? Un frère, une sœur, un beau-frère, une belle-sœur? Notre famille est si grande. Je

ne me suis jamais assise et il m'a raconté doucement que Jean-Marc était mort, qu'il s'était suicidé. Et là, je me souviens très bien, je me suis mise à trembler dans ses bras, de la tête aux pieds pendant de longues, longues minutes.

Après, tout se met à tourner rapidement : comment est-ce arrivé? Où était-il? Qui te l'a annoncé? En fait, de ces questions tout à fait inutiles mais qui nous permettent de parler, d'évacuer la première grosse vague d'émotions, celle qui semble vraiment incontournable et qu'on voudrait ne pas avoir à vivre. Celle qui est si forte que vous pensez d'abord que tout ça n'est pas vrai, que ce n'est qu'une mauvaise farce, que celui qui vous l'a annoncée va se rétracter tout de suite, et que la vie va reprendre le cours qu'elle suivait si tranquillement ce matin-là. Mais non.

Et l'immanquable pourquoi surgit! Bien sûr, du fond de notre esprit rationnel. Il faut trouver une raison. Il en existe sûrement une. On ne se suicide pas sans raison. Impossible. Le fait de vouloir trouver une raison à un tel geste nous permet de mettre nos émotions sur le compte de celle-ci. Ceci explique cela. C'est simple, c'est net, c'est fini. Dieu que les choses ne sont pas si simples. Si elles l'étaient, rien ne serait pareil.

L'un des gestes qui m'a aidée à passer au travers cette période sera probablement celui de mettre de côté tout ce questionnement qui me taraudait. Jean-Marc avait 26 ans. Il savait ce qu'il vivait : lui seul connaissait ses véritables attentes et aspirations de la vie, personne

d'autre. Il était mort et personne ne pourrait répondre à cette question à sa place. Je pouvais perdre mon temps à faire de la spéculation sur ce décès, je n'en serais pas plus avancée au bout du compte. De plus, en cherchant la cause d'un tel geste, on arrive souvent, sinon inévitablement à se regarder en tant que parent, et là, bien sûr, à se culpabiliser tellement que ça peut devenir néfaste et paralysant. Mon cœur a accepté le choix de Jean-Marc même s'il le trouvait particulièrement triste. Ma raison, pour demeurer saine, a décidé d'éloigner toute remise en question dans l'immédiat. J'ai pris ce geste pour ce qu'il était : un choix de Jean-Marc; je l'ai respecté, c'était le sien. Je savais que ça me rattraperait un jour, mais pour le moment, valait mieux en rester là.

Tout de suite après, j'ai pensé que je devais avertir Denys, mon ex-mari, le père de Jean-Marc et également Josée, notre fille de 22 ans, enceinte de plus de cinq mois.

J'ai commencé par Denys sachant qu'il devait venir me rejoindre puisque l'amie de Jean-Marc nous avait indiqué que nous devons aller rencontrer les représentants de la police et le coroner avant la fin de la journée. J'oubliais à ce moment-là quelles pourraient être les autres personnes que je devrais rencontrer, mais je n'ai pas tardé à le savoir, le comprendre et à le vivre. Denys a émis un commentaire de colère contre Jean-Marc et, ensuite, un gémissement coupé de sanglots quand je lui ai appris la nouvelle et il m'a confirmé qu'il serait chez nous le plus rapidement possible.

Josée étant enceinte de cinq mois et demi, je m'inquiétais du choc que cela pourrait lui causer à elle et à son bébé. Après avoir vérifié qu'elle était à son travail et entourée, j'ai laissé mes deux fils là, l'âme en peine, et je suis allée la rejoindre. Comment faire pour annoncer doucement à quelqu'un une aussi tragique nouvelle? Il n'y a pas moyen de réduire le coup, de minimiser le choc que cause une telle nouvelle. J'entends encore Josée hurler de douleur et de refus en même temps. Ce n'était pas possible. Ça me fendait le cœur de la voir momentanément démolie sous le poids de cette mort. Je l'ai bercée de longs moments jusqu'à ce que les vagues de douleur se calment un peu, tranquillement. On a pleuré longtemps l'une contre l'autre. Je l'ai finalement ramenée chez nous Je me souviens que Philippe était seul à mon retour; David était parti parce qu'il voulait partager sa peine avec une de ses amies.

C'est à ce moment-là que j'ai commencé à m'inquiéter pour mes trois enfants. J'ai développé à cet instant et pour plusieurs jours à venir, le syndrome de la Mère Poule; est-ce que ça existe ce syndrome? Si non, je viens de le créer. J'étais anxieuse dès que l'un des enfants (14, 16 et 22 ans) disparaissait de ma vue. Josée, alors âgée de 22 ans, habitait chez elle, dans ses affaires depuis près de 3 ans, mais qu'importe. Alors que j'avais généralement été un parent laxiste et ouvert, j'avais le besoin de les sentir près de moi, sous mon aile, à tout moment. Je voulais savoir ce qu'ils pensaient, comment ils se sentaient, s'ils avaient besoin de quelque chose. J'étais étouffante, écrasante. J'ai donc développé une angoisse se jouant sur

l'absence et la présence. J'avais tout simplement peur que l'un d'entre eux soit tellement influencé par le choix de Jean-Marc, qu'il finirait par poser le même geste à son tour. Je devais être totalement invivable. Josée et moi en avons discuté quelques jours plus tard et je suis venue à bout de lui expliquer mes états d'âme.

Je savais, au fond de moi, que ce que je voulais d'eux c'était la promesse qu'ils ne poseraient pas un geste semblable, et je savais en même temps que c'était impossible, inhumain, irrationnel à demander à quiconque. Après l'avoir dit, j'ai enfin réalisé le non-sens d'une telle exigence et, doucement, j'ai pu les laisser vivre à leur façon et à leur rythme.

Mais l'inquiétude reprendra le dessus très rapidement dès que je sentirai un de mes enfants triste ou morose ou fermé. Comment ne pas l'être après un événement semblable? D'ailleurs, quelques mois plus tard, en juillet, je téléphone à la maison, de mon travail à Montréal, et l'un de mes fils me raconte qu'il est déprimé. Je lui suggère que nous en reparlions le soir même et lui demande de réfléchir au fait de consulter un thérapeute avec lequel il pourrait se raconter plus facilement qu'avec moi. Ma tête roule à toute vitesse, mon estomac se serre, l'inquiétude monte en flèche, j'ai chaud, un peu mal au cœur, et je ne peux vraiment que me résigner à lui donner des conseils que je juge les meilleurs, et ce, à distance, de même qu'à le laisser vivre ce qu'il a à vivre et régler ce qu'il veut et peut régler avec lui-même. Je peux être présente,

écoutante, encourageante, mais je ne peux rien vivre à sa place et je suis, malgré tout, inquiète, très inquiète.

Quand Denys est arrivé deux heures plus tard, sa réflexion a été directe et sifflante : Jean-Marc nous avait joué un dernier sale tour en se suicidant. Ah bon ! Les émotions commençaient à sortir. Malgré toute la connaissance que j'avais de Denys, il m'était difficile de comprendre qu'il puisse avoir de telles pensées à l'égard de son fils.

Nous sommes allés rencontrer les policiers. Là, Denys s'est surpassé : il avait tellement honte du choix de Jean-Marc qu'il était en train de menacer le policier qui nous a reçus, des pires calamités de la terre si la nouvelle sortait dans les médias locaux. Et je revois ce policier qui essaie de le calmer et également de défendre la grande discrétion de leur service des communications avec les médias quand ils en ont l'occasion (ce qui n'est pas toujours possible). Ensuite, j'ai vu Denys se retirer du « dossier » : chez le coroner, nous n'avons pas eu besoin d'identifier le corps, mais Denys a tenu à préciser et à répéter qu'il ne signerait rien, qu'il n'en était pas question, sous aucune condition, qu'il ne s'engageait dans rien, pour rien et à rien. J'ai soupiré de lassitude et de dépit en sa présence pour l'une des premières fois de ma vie depuis que je l'avais quitté : après 6 ans de divorce, il n'y avait vraiment qu'un tel événement pour que je lui demande de me rejoindre, pour que je lui demande de partager ce poids avec moi, ce qu'il n'a finalement pas fait, vraiment pas.

Je pense réellement que même le mariage de l'un de nos enfants ne nous réunira pas comme cette journée-là. En fait, j'ai l'impression que nous ne serons plus jamais ensemble, même pour le mariage de l'un de nos enfants. J'ai donc fait comme à l'époque de notre vie commune; d'ailleurs, je le pressentais. Et Denys le savait aussi que je signerais tout ce qu'il fallait signer, que je m'occuperais de tout, comme avant... et c'est ce que j'ai fait. Jean-Marc n'avait pas d'assurances à ma connaissance. Le coroner (était-ce bien lui?) m'expliquait que la Régie des rentes du Québec défrayait un certain montant quand la personne décédée avait contribué à ce régime. Je me disais que Jean-Marc avait bien dû travailler 6-7 ans. J'étais un peu perdue dans ces spéculations, quand, finalement, je me suis dit qu'il fallait tout de même signer les papiers, prendre certaines décisions quant à la disposition du corps et voir au règlement de tout cela quand le temps serait venu. C'était le corps de notre fils; je ne pouvais pas le laisser en *storage* pour cinq mois, le temps d'y réfléchir un peu plus longtemps.

Nous avons soupé « en famille » chez moi, Denys, Josée, David, Philippe. C'était la première fois depuis au moins 5 ans que ça arrivait. La vie a parfois de ses bizarreries : Jean-Marc voulait tellement qu'on reforme une famille le temps de souper ensemble de temps à autre. Ça aura pris sa mort pour que cela se produise. Comment ai-je trouvé la simple énergie de préparer à souper? Je n'ai pas vraiment à me le demander parce qu'en fait, tout au long de ma vie, j'ai occupé mes mains pour réfléchir à des

situations difficiles ou pour enfouir des émotions au plus profond de moi. Je ne peux pas faire n'importe quoi dans une telle situation. Je peux seulement cuisiner, repasser ou polir un objet de laiton ou de cuivre : finalement, des gestes très ordinaires qui occupent les mains à faire quelque chose de bon ou de beau, mais qui laissent la tête libre pour toutes ses réflexions et spéculations.

Si ma mémoire est bonne, Denys et moi avons plus parlé que nos enfants. Et je me souviens que j'ai commencé à penser que je ne partageais pas son opinion sur ce qu'on devrait faire avec le corps de Jean-Marc. En fait, on ne partageait plus rien sur rien, mais ce phénomène datait de plusieurs années, même avant le divorce. Ça plaçait tout le monde dans une situation bien embêtante. Nous avons tous les cinq convenu que nous ferions incinérer le corps de Jean-Marc. Pour le reste, rien ne concordait, mais ça ne me semblait même pas important à ce moment-là. Je me disais : S'il veut ceci ou cela, ça va. Je reprenais mon vieux schème : je n'avais plus d'opinion; tout choix était préférable à une chicane. Donc, le choix de l'autre passait, pas le mien. Je ressentais ce que j'avais si souvent ressenti dans ma vie avec Denys : une profonde lassitude à devoir discuter à n'en plus finir d'un sujet et à ne pas en être heureuse, rarement heureuse du résultat.

Le lendemain, dimanche, j'ai appelé tous mes frères et sœurs pour leur apprendre la nouvelle, en commençant par mon père et ma mère. Je me souviens d'avoir annoncé la mort de Jean-Marc à mon père parce que j'avais une inquiétude face aux réactions de ma mère. Ensuite, j'ai

demandé à ma mère si elle accepterait de m'aider à faire les appels nécessaires à toute la famille quand les arrangements seraient finalisés le lendemain. En faisant le tour de la famille, j'ai commis un impair dont je vais me rappeler longtemps : j'ai dit à ma sœur Marie-Josée que j'avais une mauvaise nouvelle à lui annoncer, que Jean-Marc était mort. Je l'ai sentie blanchir, faiblir, défaillir au bout de la ligne; notre plus jeune frère s'appelle également Jean-Marc et il est très proche de Marie-Josée. Elle a cru un instant qu'il s'agissait de lui. Elle a respiré après ma rectification. Pour les autres appels, j'ai toujours accolé Brunet immédiatement après Jean-Marc pour éviter ce genre de confusion et d'émotions inutiles. Ensuite, j'ai appelé les frères et la sœur de Denys parce qu'il ne l'avait pas fait selon sa mère. Claire, l'une de mes belles-sœurs, m'a offert son aide dans les jours à venir pour effectuer les téléphones de ce côté-là de la famille.

Ensuite, je pense que je suis allée rencontrer le directeur du salon funéraire. En fait, c'était le début de la fin. On vous offre, sur une feuille de format légal, une panoplie d'options pour les soins de la dépouille et le bien-être de la famille. Vous savez : on lui a acheté la meilleure tombe, avec du laiton et du cuivre, en vrai beau bois franc ou en ébène; les gens ne savent plus quoi inventer, et ceci et cela, le gros kit, quoi! Ou bien, on n'a pas acheté le meilleur (le plus cher); on a pris le deuxième meilleur choix, avec toilette et maquillage, une gerbe de fleurs par famille et une messe avec chœur. En fait, dans presque toutes les familles, on finit par choisir ce qui représentait le

plus justement possible l'amour que l'on portait à la personne défunte. J'ai bien dit « représentation » puisque tout ça sera vu publiquement, et que noblesse oblige...

Les arrangements n'ont rien à voir avec l'amour qu'on porte au défunt; j'ai vu trop de vieilles chipies dire que leur conjoint était si beau, si bien conservé, si bien arrangé; elles se tenaient près de la tombe comme des chiens de garde, pourtant... ça faisait au moins 40 ans que ça se chicanait comme chien et chat dans cette maison-là. L'amour et la paix, c'est si facile à raconter quand l'un des deux n'est plus là pour en témoigner!!!

J'en ai été éberluée et ce n'est pas un reproche à ce type d'entreprises, qui doit bien exister, particulièrement pour offrir des services de base : je voulais simplement faire incinérer le corps de Jean-Marc après son retour de Montréal pour l'autopsie demandée par le Coroner. Par la même occasion, on m'a offert une urne pour les cendres – entre 500 \$ et 1 000 \$. Je pense avoir éclaté de rire, plus par dépit que par humour. Je n'ai rien choisi à ce moment-là. On y verrait plus tard.

Le lundi matin, je commençais un nouvel emploi. Mue par la force de la vie et le besoin de gagner ma vie et celle de mes enfants, je me suis retrouvée au Bureau du président à la Communauté urbaine de Montréal. Je me souviens seulement d'avoir souligné à mon nouveau patron de ne pas s'attendre à ce que je fasse des heures supplémentaires cette semaine-là parce que mon fils était décédé deux jours avant et que j'avais besoin de mes soirées pour

régler ce qui devait l'être. Je le revois encore tout désolé et triste à se demander en fait ce que je faisais là. Le fait que je travaille et que je sois occupée a peut-être eu quelque chose de providentiel. Au moins mes journées étaient occupées, la *switch* était à *off* sur ce décès durant le jour, et je rallumais la *switch* en embarquant dans mon automobile le soir. Toute la semaine et les suivantes aussi, j'ai dû arrêter sur l'autoroute entre Montréal et Joliette : je pleurais tellement que je n'étais plus capable de conduire. Tout ce qui me passionne dans la vie me faisait pleurer : un coucher de soleil, une pièce de musique, de beaux coins de verdure, des personnes que j'aimais, entre autres, penser à ma mère m'a fait terriblement pleurer dans les semaines qui ont suivi cet événement.

Donc chaque soirée de cette semaine-là s'est passée comme dans un nuage. Je ne croyais pas qu'il y avait tant de choses à régler quand quelqu'un mourait. Et c'est peu dire. Le lundi soir, mon amie Raymonde m'a accompagnée au presbytère de notre paroisse. On a donc discuté de la vie, de la mort, et évidemment du coût des services offerts lors d'un décès. En fait, la problématique était beaucoup plus vaste rendue au lundi soir : Julie, l'amie de Jean-Marc, nous avait fait part de ce qu'il lui avait déjà dit sur le sujet : et voilà pour un. Denys voulait une incinération et l'enterrement des cendres : voilà pour deux. La mère de Denys, qui avait éduqué Jean-Marc de 1 an à 4 ans, voulait un service en règle : exposition, messe, enterrement, etc. : voilà pour trois. Et moi, je ne savais plus ce que je voulais, et en plus, j'essayais de faire plaisir à tout le monde.

J'ai au moins appris ce soir-là qu'on ne pouvait pas, en 1990, disperser les cendres aux quatre vents, la loi refusait une telle disposition du corps (même en cendres). La crémation était maintenant possible, mais il fallait enterrer les cendres dans un cimetière ou les mettre dans un endroit de type Columbarium. J'ai également appris qu'à cette paroisse-là, on n'avait jamais célébré un office funèbre catholique avec les cendres. Le corps était toujours là, dans une tombe. Mais le curé s'est dit prêt à le faire; évidemment, tout ça entouré d'un peu de fleurs et d'une photo du défunt (que nous n'avions évidemment pas). Pour quelques dollars de plus, on pouvait avoir le service des chantres, une belle chorale, c'est si beau... Je ne suis pas une consommatrice, et cet étalement d'artifices et de rituels me rendaient folle et me donnaient un peu le vertige et mal au cœur.

En fait, pour dire la vérité, ça me rendait très nerveuse. Le simple fait de perdre une personne qui nous est chère est émotionnellement difficile. Si on rajoute à cela le fait d'avoir à être rationnel dans nos choix, ce n'est pas certain que ça se passera comme ça. Il me semble en fait que tout est tellement empreint d'émotions qu'on en perd son sens du rationnel. Tout ce dont je me souviens, c'est que trouvais cette semaine interminable et les décisions à prendre éprouvantes. J'aurais voulu qu'on incinère le corps de Jean-Marc, qu'on disperse les cendres là où il le souhaitait, et que plus tard, on partage un moment ensemble, amis et parents, pour se rappeler de lui, tous ensemble; cette rencontre aurait pu être chez nous, dehors,

tout simplement. J'aurais aimé que tout soit empreint de simplicité, mais j'ai encore et toujours l'impression qu'avec l'Église, le rituel est pesant dans ses gestes, ses mots, ses couleurs et ses chants. La vie me semble de plus en plus simple; la mort aussi d'ailleurs.

Denys a eu un accident d'automobile cette semaine-là et je me suis retrouvée fin seule pour voir à tout ça. Je me souviens que je lui en voulais : oui, vraiment! Quelle idée d'avoir un accident en plein cette semaine-là. J'ai analysé la situation, jaugé le tout, jugé Denys pour finalement penser que c'était un geste suicidaire qu'il avait posé en réponse à son refus d'accepter le choix et le geste de Jean-Marc.

Et Julie a passé ses soirées à la maison cette semaine-là. Elle est venue se raconter, nous raconter, tout ce qui pouvait se passer en boucle dans sa tête. Elle avait également besoin de remettre de l'ordre dans tous les événements qui surgissaient dans sa vie à elle aussi. C'est une jeune femme (19 ans) qui connaissait Jean-Marc (26 ans) depuis quelques mois. Ils habitaient ensemble depuis près de 3 mois. Je ne l'avais vue que 5 ou 6 fois avant cette journée. Elle est d'abord venue tenter de comprendre ce qui avait pu se passer dans la tête de Jean-Marc. Elle a pu nous raconter que lors d'une excursion en montagne, Jean-Marc lui avait dit que, quand il mourrait, il aimerait que ses cendres soient répandues du haut de cette montagne à Sainte-Émélie. C'était un endroit qu'il connaissait depuis fort longtemps et qu'il affectionnait particulièrement. Cette révélation qu'il m'avait faite des

années auparavant, nous a confortés dans notre geste de déposer ses cendres dans la nature.

Mais Julie venait également chez nous pour vérifier ce qu'elle connaissait de Jean-Marc, et pleurer, avec nous, son départ. À mesure que les soirées passaient, j'ai trouvé la situation de plus en plus douloureuse pour elle. Non, elle ne savait pas que Jean-Marc vivait dans un monde illusoire : tout était préférable à la réalité. La réalité faisait mal à Jean-Marc : en effet, pourquoi n'était-il pas né dans une famille riche, pourquoi sa mère naturelle l'avait-elle abandonné alors qu'il était bébé, pourquoi moi, l'avais-je si mal aimé, pourquoi les gens ne riaient pas plus et ne fêtaient pas plus? Pourquoi en fait, les gens prenaient-ils la vie tellement au sérieux?

Jean-Marc était l'image du plaisir et il voulait que sa vie soit un plaisir constant. Voyons donc, travailler? Pourquoi? C'était bien plus facile de recevoir de l'Aide sociale et de travailler au noir. Un de ses gestes, plus vicieux celui-là, était de tromper : le gouvernement, ses amis, des parents, pas mal de monde, en fait! C'était un être qui avait un certain éclat, qui aimait se faire voir; il était assez brillant d'ailleurs dans son attitude, le ton de sa voix, ses vêtements. Et pour ne rien gâcher, il avait un charme certain et était très intelligent. Il avait un rire d'enfant, riche et communicatif.

Mais à mesure que Julie nous racontait des histoires de leur courte vie ensemble, les dénégations s'empilaient : non, il n'avait pas fait ses études collégiales,

il n'avait même pas terminé ses études secondaires Non, il n'était jamais allé en Europe; non, il n'avait jamais eu une auto sport; non, je n'étais pas la mère directrice de je ne sais quoi qu'il se plaisait à raconter avec tant de fierté. Non, non, non, à toutes ces histoires fausses. Josée et moi qui l'avons accompagnée dans cette tournée de révélations étions désolées pour elle. Oui! Comment faisait-il pour raconter autant de mensonges? Comment faisait-il pour inventer autant d'histoires joliment enrobées de beaux lieux, de riches personnages et d'événements aussi inattendus que cocasses? Nous avons tenté d'expliquer à Julie qu'il y avait déjà longtemps qu'il ne pouvait plus accepter sa réalité, c'est-à-dire la réalité sans fioritures de la vie, de sa vie.

Et nous avons appris, à notre tour, que Jean-Marc était jaloux et violent. En fait, Julie venait d'annoncer à Jean-Marc qu'elle retournait chez ses parents parce qu'elle n'avait pas l'intention de vivre dans une relation où la violence régnait en maître. Julie m'a d'ailleurs montré, dans les jours suivants, les objets brisés dans leur logement lors des crises de jalousie. Jean-Marc a donc mis sa menace (et plusieurs démonstrations) à exécution. Il s'est pendu comme il le lui avait démontré si souvent. Elle n'avait jamais pris ses menaces au sérieux, mais elle était sérieuse quand elle lui a annoncé qu'elle le quittait. Quelques heures plus tard, il était mort. Incapable de vivre avec cette réalité. Incapable d'en assumer les responsabilités et les conséquences.

Ce qui s'est également ajouté à tous ces événements au cours de la semaine, c'est une discussion que j'ai eue avec Julie.

- Monique, je voulais te dire que Jean-Marc et moi nous voulions un enfant et que nous étions dans notre période d'essai. Je suis peut-être actuellement enceinte. Je ne le sais pas. Mes menstruations retardent. Je dois passer un test de grossesse cette semaine.
- Je vois. Mais tes menstruations peuvent retarder seulement parce que tu as subi un choc.
- Oui ça se peut, mais de toutes façons, je vais le savoir d'ici quelques jours. Et, compte tenu de ce qui s'est passé, si je suis enceinte, je ne sais pas si je vais garder ce bébé.
- Tu penses à un avortement?
- Oui. J'ai l'impression que j'aurais de la difficulté à élever un enfant et lui dire que son père s'est suicidé. C'est pesant pour moi et ça le serait pour l'enfant.
- Je te comprends. Tu fais d'abord les tests. Avec les résultats, tu prendras la décision que tu considères la plus adéquate pour toi. Peu importe celle que tu décideras de prendre, je la respecterai. Tu comprends, si tu décides de garder cet enfant, c'est toi qui devras l'élever, pas moi. Tu dois donc réfléchir à ce que tu veux

pour toi dans cette vie et prendre les décisions qui vont de pair.

- D'accord, j'y penserai et t'en reparlerai.

Et la semaine a également été ponctuée de quelques visites d'Yvonne, la mère de Denys. J'ai 40 ans et je suis plutôt non-conformiste; elle en a 80 et est très traditionaliste, particulièrement pour les affaires de l'Église. Vous pouvez imaginer le type de rencontres que nous avons vécues. Nous sommes toutes les deux croyantes. Elle est catholique pratiquante, attachée aux rituels. Je suis catholique à cause de mon baptême et de mon éducation, point à la ligne.

Nous avons des lignes de pensée diamétralement opposées sur plusieurs sujets, dont, et c'était d'occasion, la vie et la mort.

Évidemment, elle a fait ses premiers pas en douceur. Avec 80 ans d'expérience à essayer de contrôler tout le monde et à jouer la victime plus souvent qu'à son tour, elle ne m'est *pas rentrée dedans* le premier soir. Nous avons donc parlé ensemble, pleuré ensemble.

- Quand est-ce que la messe va avoir lieu? Il faudrait que ce soit samedi si on veut donner la chance à tout le monde d'y assister. Il y en a qui partent de Québec, et toi, ta famille est plus dans le coin de Mirabel et de Montréal.
- En fait, nous n'avions pas l'intention de faire célébrer une messe. On voulait plutôt faire une cérémonie commémorative dans quelques

semaines ou quelques mois pour réunir les familles. C'est tout. Pour l'instant on fait incinérer le corps.

- Oui, mais il va être exposé quand?
- Il ne sera pas exposé. C'est vraiment une décision unanime de nous tous. Là-dessus, on est vraiment tous tombés d'accord.
- Le directeur des pompes funèbres m'a dit que Jean-Marc était beau et que ça ne paraissait pas du tout qu'il s'était pendu et qu'on pourrait facilement l'exposer.
- Non! Il ne sera pas exposé. Le corps est actuellement à Montréal pour une autopsie. Ils vont l'incinérer d'ici la fin de la semaine comme on l'a décidé en famille, Denys, les enfants et moi.
- Écoute, même si vous ne l'exposez pas, vous pourriez au moins faire chanter une messe de funérailles en fin de semaine.
- On n'était pas tout à fait d'accord avec ça. Le curé m'a dit que c'était nouveau, mais possible de dire la messe tout en n'ayant que les cendres au lieu du corps dans la tombe. Généralement, les gens font le service avec le corps du défunt dans la tombe et le font incinérer ensuite. Il dit que, compte tenu de la situation, on pourrait placer une photo de Jean-Marc sur une table en avant de l'église et on pourrait mettre les cendres et des fleurs à côté.

- En parlant de cendres, pourquoi n'as-tu pas acheté une belle urne? Tu avais en masse d'argent. Comme la RRQ va te donner 1 500 \$ (où avait-elle pris cette information??) et que les arrangements que tu as achetés (incinération) n'en coûtent que 650 \$; il y a les frais d'église et le reste, mais il restait assez d'argent pour acheter une urne à 400-500 \$.
- En fait, je n'ai pas encore acheté d'urne. Yvonne, y pensez-vous : une urne à 500 \$? Mais vous, racontez-moi : comment êtes-vous au courant de ce que j'ai acheté? Et du montant de ce que ça coûte?
- Tu comprends, les messieurs du salon funéraire, je les connais depuis que je suis petite fille. Je suis allée les voir pour vérifier si tout était correct et si je ne pouvais pas t'aider...
- Ah, je comprends! Et pour vous, on a sorti ma facture, on vous l'a montrée, expliquée et détaillée. J'ai bien compris?

Je pense que là, Yvonne a réalisé qu'elle était peut-être allée un peu loin. La fureur me sortait par les oreilles.

- Je voulais juste te rendre service. Et puis, les cendres, est-ce qu'on peut attendre au printemps pour les mettre en terre (on était au début de février)? Dosithé et moi, on a acheté un terrain au cimetière de Saint-Damien. C'est un peu difficile de mettre ça en terre en plein hiver, mais au printemps, ça va aller mieux.

- Yvonne, on n'a pas l'intention de mettre les cendres en terre.
- Ben, où allez-vous les mettre?
- Dans la nature.

Je raconte à Yvonne la conversation que j'ai eue avec Julie au cours de la semaine. Elle semble scandalisée.

- C'est un sacrilège que de faire ça. Des cendres, c'est sacré.
- Des cendres, ce n'est que de la poussière. Vous, vous pensez que c'est sacré parce que l'Église catholique vous l'a peut-être dit. Mais au fait, Yvonne quand Dieu a créé la terre, il l'a créée avec tout son amour, partout, sur tous les continents.
- Nous sommes catholiques et les cendres ça va au cimetière, en terre sainte, celle qui a été bénie.
- Nous sommes catholiques et les cendres, quant à moi, peuvent aller n'importe où sur la terre, parce que la terre est sainte partout et pas seulement là où l'Église a dit qu'elle l'était, c'est-à-dire par petites parcelles qu'on vend, bien entendu, à tous ceux qui croient encore à ces idées.
- Il faut mettre les cendres au cimetière. Quoi qu'il en soit, Jean-Marc n'a jamais écrit tout ça. Donc, ce ne sont que des paroles rapportées. S'il n'y a pas d'écrits, il n'y a rien auquel on puisse se fier. On peut donc faire ce qu'on veut.

- Je pense que Dieu a créé la terre dans toute sa bonté et avec tout son amour. Il n'a pas fait des coins sacrés et des coins impies. Toute la terre est bénie, voilà pourquoi il faut en prendre soin et voilà pourquoi on peut mettre les cendres de Jean-Marc dessus. La terre est en fait l'essence même de Dieu; la terre est Dieu, Dieu est la terre; je suis Dieu, son essence, sa plus grande création et Il est en moi. Et d'ailleurs, je me sens un devoir moral de respecter ce que Jean-Marc a raconté à Julie. Moi, j'y crois et je me souviens de l'amour de Jean-Marc pour cette montagne.

Là-dessus, Yvonne a beaucoup insisté. À la fin de cette soirée, j'étais fatiguée, frustrée. En fait, j'étais enragée. De quoi se mêlait-elle encore une fois? Je pense qu'elle prenait la place de Denys, qui lui, était à l'hôpital, et qu'elle se sentait un devoir moral de grand-mère de mettre son nez partout. En fait, je l'ai tolérée parce que c'est une personne âgée, qu'elle avait éduqué Jean-Marc quelques années et qu'elle avait un faible pour lui.

Qu'avons-nous réglé dans les jours suivants? En tenant compte de nos discussions, des désirs et des volontés de chacun, l'organisation finale a été une incinération et un service religieux quelques jours plus tard. Les cendres, quant à elles, ont été déposées partiellement dans une urne de verre qui a d'abord servi à l'église et qu'ensuite Yvonne a gardée chez elle pour les mettre en terre, au cimetière, au printemps; ça, c'est ce que les gens ont vu et su. L'autre partie a été apportée en haut de la montagne

que Jean-Marc avait chérie; seule, j'y suis montée un beau jour de mai, tout en pensant à lui; j'en ai déposé une partie sur le sol, en offrant le reste au vent qui se promenait par là.

Mais il restait plein de détails à régler : Je suis allée voir un photographe afin qu'il essaie de travailler une petite photo récente où Jean-Marc apparaissait entouré de deux de ses amis. Cet aimable photographe de notre ville est parvenu à faire une photographie 8 x 10 en usant de son talent et en grugeant sur son temps. Je lui en laissais vraiment peu : dans quatre jours, dans trois jours... J'ai même pu l'aider en apportant à Montréal des négatifs que d'autres photographes allaient agrandir au format voulu. J'ai acheté un cadre pour contenir la photo. Plusieurs personnes généreuses m'ont d'ailleurs facilité la vie au cours de cette semaine. Toutes étaient placées au bon moment sur mon chemin.

Ah, oui! Et l'urne??? Il a bien fallu en acheter une et je n'avais pas l'intention d'y investir 500 \$ que je ne possédais d'ailleurs pas. J'ai fait le tour des boutiques le jeudi soir et je suis tombée sur un contenant de verre cylindrique d'environ 10 pouces de hauteur. Il était mi-opaque. Fermé par un couvercle, je me disais que ce serait le récipient parfait pour des cendres s'il était opaque et foncé.

En fait, je me suis dit que si j'étais la gauchiste et ma belle-mère, la traditionnaliste, beaucoup de gens devaient se situer entre les deux. Ils accepteraient donc

probablement très mal, et ce n'était que pure spéculation de ma part, de voir, de leurs yeux, les cendres du corps de Jean-Marc au travers d'une urne en verre transparent. Ce n'est pas pour rien que les spécialistes en thanatologie offrent et vendent des urnes en bronze, laiton, argent et bois. Le métal a un effet de résistance, de longue vie, d'indestructibilité, et il est opaque. En général, les gens ont peur de la mort, de leur propre mort, et à partir de là, ils font beaucoup de projection et se font beaucoup de peur sur la façon de traiter un corps mort, dont l'âme et l'esprit sont sortis.

D'ailleurs, toutes les personnes à qui j'ai offert de regarder les cendres et qui ont accepté (quelques-unes avaient peur et ont refusé), ont été très surprises de la texture des dites cendres. Je m'attendais, un peu comme tout le monde, à trouver des cendres fines de type cendres de bois brûlé, c'est-à-dire légères, fines, volatiles, ce qui n'était pas le cas. On y retrouve de petits morceaux d'os blanchis et séchés par le feu, de ce calcaire dont nos os sont formés, de même que de la cendre grossière comme du gros sable, et d'autre plus fine, de blanche en passant par tous les tons de gris.

Après toutes sortes de réflexion sur le sujet, j'ai finalement acheté l'urne de verre, et sur les conseils du vendeur de la boutique, j'ai vaporisé l'intérieur de plusieurs couches d'une peinture noire mate. Tout était parfait. Je l'ai ensuite remplie de cendres et j'ai scellé le couvercle avec de la colle. Quand j'avance que tout était parfait, je sais très bien que ça n'avait pas l'allure des urnes prévues

pour cet usage, mais au moins, j'avais décidé de me respecter dans mes croyances et valeurs sur ce point-là.

Je continuais à aller travailler à Montréal. Ces allers-retours me permettaient de réfléchir à tout ce qu'il fallait faire au cours de la semaine. Ils me permettaient également de pleurer à chaudes larmes et d'arriver chez nous les yeux secs et le plus disponible possible pour mes enfants et les autres.

Au cours de cette semaine-là, je suis également allée voir le directeur des services funéraires pour lui exprimer mon mécontentement sur le fait qu'il ait divulgué à Yvonne, des renseignements me concernant. J'ai donc rencontré le jeune directeur, le fils du père. Je pense que sa surprise a été très grande quand je lui ai expliqué la raison de ma visite.

- Madame, m'a-t-il dit, je suis l'homme le plus étonné qui soit. Votre belle-mère est effectivement venue ici. Elle m'a expliqué que vous étiez débordée par les événements, que vous étiez divorcée, avec quatre enfants, et que tout ce qui arrivait vous dépassait. En fait, elle m'a dit qu'elle voulait vous aider parce que vous étiez une pauvre femme qui faisait bien pitié vu les circonstances.
- Tout ce qu'elle vous a dit n'est pas tout à fait faux, mais en même temps, bien loin d'être vrai. Oui, quand un de nos enfants meurt, on se sent dépassé par les événements, mais je ne suis pas

une pauvre femme qui fait pitié, et ça fait déjà bien longtemps que je règle mes affaires moi-même. J'ai d'ailleurs trouvé surprenant et désagréable que vous lui ayez fait part de l'entente dont nous avons convenue, vous et moi, pour le décès de Jean-Marc. C'est cela qui m'a choquée et j'ai vraiment pensé que vous manquiez d'éthique professionnelle.

En parfait homme d'affaires, il m'a présenté ses excuses en ajoutant :

- Je suis très surpris de vous voir. J'espère que vous comprendrez que votre belle-mère vous avait décrite comme une pauvre femme écrasée par la douleur et incapable de gérer cette affaire. Vous qui êtes devant moi, ce soir, ne représentez en aucune façon l'image qu'elle m'avait faite de vous. J'ai donc voulu vous aider par son intermédiaire.
- Est-ce que vous dévoilez à n'importe quelle personne avec un cœur de samaritain le contenu d'un contrat semblable?
- Non, et je vous répète que votre belle-mère m'a semblé de bonne foi.
- Croyez-le ou non, je suis certaine qu'elle était de bonne foi!!! Elle cherchait à m'aider, mais tout en ne se mêlant pas de ses affaires et en espérant que tout serait fait comme elle le souhaitait.

Nous sommes venus à bout de nous sourire. Ce que j'ai su plus tard, c'est qu'il était tellement désolé qu'il avait réduit la facture d'un certain montant pour s'excuser de son geste. Aujourd'hui, je pense vraiment qu'il a été mon souffre-douleur de cette semaine-là.

Tout n'allait pas mal de tous les côtés, car des amis au cœur généreux m'ont soutenue au cours de la semaine. Jean, un bon ami, m'a assurée de toute sa disponibilité au cours de la semaine; je n'y ai pas eu beaucoup recours, mais cette promesse de sa présence rassurante était un gage qui me reconfortait. Léo m'a aidée financièrement pour régler les urgences. Raymonde, ma bonne vieille amie, a été d'un secours et d'une efficacité sans nom; elle s'est régulièrement déplacée pour m'aider à faire certaines démarches. Lise m'a également offert sa sympathie amicale, la même d'ailleurs que j'avais reçue d'elle depuis de nombreuses années.

## Ses funérailles

La table est recouverte d'une nappe blanche. Elle est placée en arrière dans l'allée centrale de l'église. On y a déposé l'urne, la photo encadrée de Jean-Marc et une gerbe de fleurs qu'Yvonne a achetée.

Un peu à droite, les gens signent le registre. Alors que j'ai toujours trouvé ça vraiment étrange, aujourd'hui, j'y tiens particulièrement. Ce sera avec ma mémoire amplement défaillante d'une journée semblable, le seul moyen de me rappeler qui était là; cette fois-ci, pour moi, c'est important. Pourquoi est-ce si important finalement? Les personnes qui sont là y sont venues soit par sympathie, soit par obligation, et d'une façon comme de l'autre, je n'ai pas à tout retenir. Mais, dans mon éducation, et avec toute la pression que j'ai eue cette semaine sur ce qui se fait et ne se fait pas, je préfère savoir qui était là pour leur envoyer des cartes de remerciements dans les semaines qui viendront.

Quelles sensations ai-je vécues et sentiments éprouvés pendant cette heure-là? J'avoue qu'à partir d'ici, les regards, les silences, les sourires, les poignées de mains, tout s'embrouille un peu. Je revois ma belle-mère qui

reçoit les gens. Elle s'affiche et même si son attitude me semble bizarre, je me dis que, comme ça, à nous deux, on pourra saluer tout le monde. En fait, les groupes se divisent avant d'avoir été formés. J'ai remarqué que c'était toujours comme ça dans ce genre de réunions. La famille Gélinau d'un bord, la famille Brunet de l'autre. Et placés là où ils peuvent, ou entre les deux à l'arrière de l'église toujours, un peu comme en sandwich, des connaissances et des amis, des gens avec qui j'ai travaillé. Tout à coup, je ressens une sensation bizarre : pas un ami ou connaissance de Denys, ni de Jean-Marc n'est présent...

Josée est là, près de mon frère François; pas David, ni Philippe. Ils ont choisi de ne pas être là. Avec beaucoup de précautions, David m'a demandé si ça me blesserait beaucoup qu'il ne soit pas là. Non, lui ai-je répondu; j'aurais préféré que tu sois là, mais tu dois choisir et je respecterai ton choix. Il m'a alors expliqué qu'il pensait beaucoup à Jean-Marc et que celui-ci comprenait parfaitement ses états d'âme et également qu'il préférerait ne pas s'afficher dans une église. Il m'a également avoué ne pas être en mesure de rencontrer (d'affronter) toute la famille. Il s'imaginait aussi tout ce qui se dirait sur leur compte à Philippe et à lui du fait qu'ils seraient absents. Je lui ai dit de ne pas s'en faire. Ce serait comme d'habitude. Je comprenais. J'étais d'accord. Pour Philippe, décision similaire. Il y a si longtemps qu'ils ont droit à leurs opinions et qu'ils vivent en conformité avec elles, que je ne pouvais pas, ce matin-là, pour me faire plaisir ou pour faire plaisir à la famille, les obliger à m'accompagner.

C'était mon fils qui était mort et je le vivais à ma façon; c'était leur frère qui était mort et ils le vivaient à leur façon eux aussi. Je me souviens des remarques vinaigres de ma belle-mère à ce sujet, mais chacun y est allé selon ses croyances, sa morale, ses convictions et pas pour la galerie!!!

Toute cette semaine-là, ma mère m'a intensément manqué. J'ai quitté la maison de mes parents à 17 ans. Donc, depuis ce temps, je n'ai jamais (sauf pour une période d'environ 18 mois) habité près de chez ma mère. Et quand je dis près, ça veut dire habiter la même ville qu'elle. Donc, nous n'habitions jamais proches l'une de l'autre. On s'appelait de temps à autre et, depuis quelques années, une fois par 5 semaines environ. C'était généralement elle qui me téléphonait. Ma mère m'est doucement devenue précieuse au cours des dernières années et c'est pour cela que je pensais plus à prendre de ses nouvelles ou à en donner. Pour la première fois de ma vie, à 40 ans, j'aurais voulu qu'elle me console et qu'elle me berce de tous ces événements douloureux qui surgissaient dans ma vie. Donc, quand je l'ai vue entrer dans l'église ce matin-là, tout ce que j'ai pu faire, ça aura été de pleurer dans ses bras et de lui dire combien elle m'avait manqué au cours de la semaine.

Je me souviens de Bob, un de mes beaux-frères. Je me suis serrée contre lui, ce grand homme généreux et réconfortant et l'ai embrassé en le remerciant de sa présence.

- Je suis très heureuse de te voir ici aujourd’hui.
- Ça me fait plaisir à moi aussi.

Quelques secondes plus tard, il ajoute, presque gêné :

- Mais j’aurais préféré que ce soit dans d’autres circonstances.
- Je comprends...

Il y a des gens qu’on est heureux de voir, mais pour lesquels on n’est pas surpris. D’autres personnes présentes, anciens et anciennes collègues de travail et membres éloignés de la famille, m’ont surpris par leur présence, mais ça m’a fait chaud au cœur. Les frères, sœurs, beaux-frères et belles sœurs passaient; on se saluait, on se parlait parfois un peu, parfois beaucoup. Des noms s’ajoutaient sur le registre, des cartes avec des offrandes de messes m’étaient remises. Des gens, trop de gens à qui on ne peut pas parler, ça défilait. Tout se passait comme dans un film qui passe au ralenti, mais dont vous ne pouvez contrôler le mouvement parce que le temps se définissait différemment ce matin-là. Même au ralenti, tout se passait encore trop vite.

Mais celui qui m’a le plus émue par sa présence, parce que je savais son état de santé assez précaire (il mourra quelques mois plus tard), c’est mon frère François. Quand je l’ai vu, mon cœur s’est serré et je n’en croyais pas mes yeux. Il a sûrement compris tout le plaisir qu’il me faisait en étant là. Je me souviens d’avoir dit, sous le regard abasourdi de mon jeune frère Luc : « Ah, François, mon

frère préféré! » Et là, les vannes se sont ouvertes et j'ai pleuré. Je me souviens de l'avoir poussé doucement entre les portes à l'arrière de l'église de façon à ce que personne ne me voie. Personne ne me voyait, mais on m'entendait à distance. Je pleurais, ça n'arrêtait plus, et il me tenait tendrement dans ses bras et me laissait pleurer. J'ai pleuré, sangloté, me suis lamentée : ça aura permis de laisser sortir une partie de la douleur qui m'étreignait. Je pense qu'il n'y avait qu'avec lui que je pouvais vider une parcelle de l'énorme tristesse de mon âme cette journée-là. J'aurais eu envie de crier, mais l'écoulement de ma douleur sous formes de lamentations a fait l'affaire.

Finalement, le service religieux a commencé. On a apporté les cendres, la photo et les fleurs en avant de l'église. Le curé avait d'ailleurs prévu un carré de toile blanche pour recouvrir les cendres. Je trouvais ça bizarre qu'on cache encore des choses sous de la toile blanche. Mais c'est le propre de l'église de cacher bien des choses et des événements sous le couvert du respect, de l'amour, du sacré... Jean finit par me dire de placer la toile sur l'urne de verre. Un peu plus tard au cours de cet office, un fou rire m'a envahie : mettez ça sur le compte de la fatigue extrême, de la nervosité, n'en reste pas moins que Jean a pu m'aider à me ramener de cette passe indécise en me tenant tranquillement les mains et les épaules. Quel calme, cet homme!

Après le service, je me souviens d'avoir pris l'urne et de l'avoir remise à Yvonne pour qu'elle la garde. Je n'en voulais pas et elle, y tenait tellement. J'ai gardé la

photographie que je devrais également lui remettre ou à Denys peut-être ou même à Julie; on verra.

Monsieur le curé a annoncé qu'un lunch était servi au sous-sol de l'église. Mon amie Raymonde a généreusement préparé et servi ce goûter à tous les membres de la famille et aux ami(e)s. Avez-vous souvenir de la paix ressentie lors d'un moment difficile où vous savez que vous pouvez vous en remettre entièrement à quelqu'un pour faire et régler tout ce qu'il y a à faire en de telles circonstances. Lors de ce lunch, je me suis fiée à Raymonde; je réalise que je n'aurais pas été capable du contraire de toute façon.

J'étais tendue comme une corde d'arc, stressée; quand j'y repense, j'ai l'impression que j'étais hystérique : je parlais, parlais, expliquais, justifiais. Je ne me souviens même plus de quoi je parlais, mais je me souviens l'avoir fait. Quand tout le monde est parti, je sentais que j'aurais dû inviter mon père et ma mère chez nous, mais le cœur n'y était pas. J'étais exténuée. À ce moment-là, je me suis appuyée sur Jean et j'ai su que je pouvais me détendre. Il m'a veillée une bonne partie de la soirée. Ensuite, je me suis couchée et j'ai dormi une nuit mémorable, hantée par rien d'autres que des rêves blancs, sans histoires.

## Mes 15 ans

25 ans plus tôt

Automne 1965 : Jean-Marc a 2 ans.

Automne 1965 : J'ai 15 ans.

Un bon matin de septembre 1965, je pars en autobus avec mon père pour me rendre à un centre d'emploi au centre-ville de Montréal. Je finis par dénicher mon premier emploi pas très loin de chez nous à Montréal-Nord, chez un grossiste en tapis. Le salaire pour une jeune secrétaire débutante bilingue : 35 \$ par semaine, pour 5 1/2 jours, du lundi au samedi midi.

Le 20 septembre (la journée de l'anniversaire de Jean-Marc que je ne connais pas encore), je me présente chez mon patron : anxieuse, trempée de sueur jusqu'à la taille. J'ai de la difficulté à dire oui ou non au bon endroit, à la bonne place. Je suis embauchée comme secrétaire-réceptionniste, première femme au sein de leur entreprise d'une dizaine d'employés.

Et là, pour deux ans, je vais pratiquer tout ce que j'ai appris à l'école et bien plus encore : prendre des appels téléphoniques, des commandes, écrire des lettres, des

notes de services, des factures, des chèques, des rapports des ventes. J'apprendrai comment vérifier et calculer les tarifs douaniers pour les tapis importés des États-Unis, comment faire la mise à jour d'un inventaire perpétuel sur un système de *Cardex*.

Richard D. sera le premier de quelques excellents mentors de ma vie professionnelle. Il est exigeant, mais d'une main de fer dans un gant de velours. Il essaie également de me montrer des trucs logiques et mathématiques : ça me va. Il souhaiterait que je joue aux échecs, mais là, c'est trop, je n'y comprends rien.

Je ferai la rencontre d'un gars avec qui je sortirai quelques semaines, le temps d'apprendre à lui tenir la main, à l'embrasser et à le quitter. Il m'avait empoignée par le col de mon manteau, levée de terre et frappée sur le frigo alors que j'allais quitter la maison de ses parents, un jour de Noël. Il était saoul. Mauvaise raison. Il est revenu me voir, chez mes parents, quelques jours plus tard. À jeun. Il voulait qu'on continue notre relation. Non. C'était trop, trop gros, trop tard. Inacceptable. Il rappellera et ce sera encore non. Il comprendra. Il n'appellera plus.

Quelques semaines plus tard, un autre gars avec lequel je travaillais m'appelle un dimanche pour aller au cinéma. Je suis si peu intéressée que je lui propose même d'y emmener ma sœur Louise. Il a accepté. Ce fut le début d'une relation de vie qui durera 18 ans entre lui et moi, relation à laquelle je mettrai fin par un divorce.

Jean-Marc a 2 ½ ans. Son père a d'ailleurs attendu quelques mois avant de m'emmener chez ses parents et de me présenter à ce petit bout d'enfant. Il est donc né en septembre 1963, d'une mère connue, Yolande Bertrand et d'un père également connu, Denys Brunet.

Je passerai sous silence toute la vie de Jean-Marc incluse entre sa naissance et notre mariage, car il y a une période où je ne sais pas ce qui s'est passé et l'autre, où je ne le voyais que de loin à loin, toujours sous la responsabilité de sa grand-mère ou de son père.

Je me souviens seulement qu'à cette époque, j'évaluais très difficilement le fait d'élever cet enfant. Je voyais d'un seul regard tout ce qu'il y aurait à faire pour les 20 ans à venir, et ça m'angoissait. J'en parlais souvent à Denys.

Qu'est-ce qu'on va faire si..., et si..., et si...?

Évidemment, il n'y avait pas de réponse à toutes ces questions, ces hypothétiques situations. Finalement, j'ai laissé venir les événements au lieu de les projeter et j'ai fait confiance à la vie.

Denys et moi, nous nous voyons régulièrement : une fois ou deux sur semaine et généralement le samedi soir. Nous venons de deux familles à la fois semblables et différentes. Elles sont assez semblables dans leur structure : un père, une mère, plusieurs enfants, la même langue maternelle, le français, quoique chez Denys, ils parlent souvent anglais – monsieur Brunet vient de l'Ontario, madame Brunet est née au Massachussets. De

même religion, catholique. Le même désir des deux mères que les enfants soient le plus scolarisés possible, surtout les garçons, bien sûr. C'était comme ça dans les années 50 et 60. Chez nous, les arts et la culture sont valorisés. Chez Denys, le travail et l'argent. Chez nous, c'est politiquement nationaliste et plus tard péquiste; chez Denys, libéral. Denys est le plus jeune de 6 enfants, alors que je suis l'une des plus vieilles de 11 enfants. Ses parents ont au moins dix ans de plus que les miens et sont plus conservateurs.

Après deux mois de fréquentations, Denys m'annonce qu'on devrait se séparer, ne plus sortir ensemble, qu'on vient en fait de milieux très différents et qu'il ne semble pas qu'on soit fait pour s'entendre, qu'on ne peut pas se marier, car je suis trop jeune (15 ans), que je suis également trop indépendante, donc que toute cette relation est vouée à l'échec.

Je pleure à chaudes larmes et le quitte là-dessus. Je pleure encore dans les jours qui suivent. Je réalise que je suis amoureuse de ce gars-là. Je suis déjà tombée en amour avec lui après si peu de temps! J'étais en amour avec son image et son charme. Il avait un petit côté voyou que je comptais bien redresser. Ah! ce que la jeunesse et l'inexpérience peuvent se raconter. Mais, plus que toute autre chose, j'étais une femme qui aimait trop les autres et qui s'aimait trop peu. Je n'aimais pas Denys, ou tout au moins, je l'aimais très mal. Je l'ai mis sur un piédestal en commençant ma relation avec lui, et quand je l'en ai fait redescendre quelque 18 ans plus tard, ça lui a fait d'ailleurs très mal, de même qu'à moi. J'étais certaine à 15 ans que la

puissance de mon amour (!!!) réglerait tous les problèmes que je pourrais rencontrer avec lui. J'étais bien décidée à le changer, lui (pas moi, évidemment)... mon Dieu que c'est loin et que ça fait longtemps... tout juste 25 ans, mais beaucoup d'eau a coulé sous les ponts depuis.

Il m'a finalement rappelée quelques jours plus tard. Nous nous sommes revus et avons continué de sortir ensemble. Nous n'avons reparlé de cet événement qu'au moment où j'ai annoncé à Denys, 18 ans plus tard, que j'avais demandé le divorce.

Comment se fait-il que cette notion de responsabilité personnelle ne fasse pas partie des bases de l'éducation chez un enfant? Comment se fait-il que l'on ne dit pas à nos enfants que chacun d'eux est strictement et exclusivement responsable de sa vie, de son évolution et de ses changements personnels, et pas de ceux des autres? Pourquoi n'insiste-t-on pas sur le fait que chacun doit travailler sur son physique, son mental, son spirituel, selon son désir et sa volonté, selon sa mission terrestre, mais jamais, en aucun cas, sur celui des autres? En fait, la seule responsabilité que nous avons sur terre, c'est envers nous-même, ce qui n'exclut pas le partage, l'altruisme, la bonté.

On a souvent entendu dire qu'il faut d'abord s'aimer pour aimer les autres, qu'il faut d'abord se comprendre pour comprendre les autres, qu'il faut être capable de s'évaluer et de s'estimer pour pouvoir faire la même chose chez l'autre. Après quoi, même si c'est le travail d'une vie entière, on peut insérer la notion d'harmonie, d'amour et

de partage, donc de relation harmonieuse avec les autres, mais d'abord et avant tout, je me répète, il faut s'occuper de soi.

Tout ce que l'on doit aux autres, c'est du respect, de la compréhension, de l'empathie et si possible, de la compassion. La réalité humaine ne tient pas dans les autres, elle tient dans soi : elle tient dans ce que l'on considère comme vrai, en chacun de nous, chacun pour soi, et dans ce que l'on véhicule comme valeurs personnelles.

\*\*\*\*\*

En octobre 1967, j'épouse Denys. Il a 22 ans, moi, 17. Nous sommes deux enfants mal aimés qui, pensons-nous, sommes en amour et désirons vivre ensemble, pour, entre autres, former un autre chaînon de famille, le nôtre.

Je me souviens des quelques mois qui ont précédé notre mariage : mes parents me trouvaient bien jeune pour me marier (j'avais exactement le même âge que ma sœur Ghislaine lors de son mariage deux ans plus tôt – ce qui en soi est loin d'être une justification, bien sûr). Je me souviens de ma mère qui m'a demandé pourquoi je tenais tant à me marier cette année-là, qui en était une où mon père était en chômage, ce qui compliquait sensiblement leur vie matérielle. Je m'entends encore lui répondre que je voulais vivre avec cet homme dont j'étais éperdument amoureuse. Une autre raison que je ne voulais pas révéler à

ma mère à ce moment-là, c'était que j'étais enceinte et que Denys et moi voulions être ensemble lors de la naissance de notre bébé.

Il y avait également un autre fait. Mes parents avaient un réel besoin d'argent à cette époque et je savais que le fait de ne plus leur donner les 25 \$ de pension hebdomadaire allait les obliger à faire des efforts surhumains pour pouvoir survivre. Je les voyais donc comme menaçants. J'ai quelquefois pensé qu'ils ne voulaient pas que je me marie afin d'avoir plus d'argent (pourtant si nécessaire) pour eux et la famille. Leur ai-je d'ailleurs jamais dit? Je ne m'en souviens plus.

Dans un autre ordre d'idées, ils devaient pourtant voir clairement quelle sorte de gars était Denys : intelligent, brillant, mais irrespectueux envers tout le monde. Il détenait la vérité, pourquoi pas? Il devait vraiment énerver mes parents en affichant qu'il avait raison sur à peu près tout ce qu'il disait.

Mes parents devaient vraiment être inquiets : leur fille allait épouser un gars qui n'était pas fait pour elle. L'ont-ils vu aussi clairement à l'époque que moi, je le vois maintenant, vingt-cinq ans plus tard? Voyaient-ils que ce gars était pour m'en faire baver bien des années et que je le laisserais faire, la porte grande ouverte? Denys n'avait pas d'emploi à proprement parler : il en changeait à un rythme assez étourdissant; en dix-sept ans, il a occupé une douzaine d'emplois différents en incluant des études à temps plein dans trois domaines différents.

Mais avec tous les talents qu'il avait, je le voyais, un jour, avoir un super emploi; il allait percer et faire sa place quelque part : illusion, illusion! Au printemps, quelques mois avant notre mariage, il vendait des abonnements pour des magazines, porte à porte, dans des villes de la province. C'est lors d'un séjour dans la ville de Sherbrooke qu'il a posé sa candidature à un poste de technicien à l'entretien de photocopieurs, poste qu'il a obtenu. C'est devenu évident au mois d'août que nous habiterions la région de Sherbrooke après notre mariage prévu deux mois plus tard.

Son avenir se dessinait donc bien et je ne voyais que ça. Je payais parfois ses comptes, c'était vraiment si peu de choses... Mes parents me voyaient faire et m'avaient avisé que mon comportement était faussé : une fiancée ne paie pas les comptes de son *chum*, aussi minimes soient-ils. Étais-je pour agir de la sorte toute ma vie? À cette époque, la seule réaction dont j'ai été capable était de les qualifier de jaloux : je donnais de l'argent à mon *chum* et ça les contrariait; donc ils auraient voulu l'avoir, cet argent!

À part l'argent, il y avait les amis : j'en avais peu, sinon presque plus. Je côtoyais encore Reine L. de temps à autre, et un peu plus souvent, Francine B. D'ailleurs, quelques mois après notre première rencontre, j'avais appelé Reine en fin d'après-midi et on avait convenu d'aller au cinéma. À la toute dernière minute, au moment où je dois prendre l'autobus pour rejoindre Reine dans son quartier, voilà Denys qui arrive, passablement éméché, avec un de ses amis auquel il voulait me présenter; ils

viennent de passer une fin de semaine de célibataires, et je pense qu'ils fêtent encore. Mon premier geste, c'est d'appeler Reine et d'annuler notre cinéma-souper au profit!!! de Denys qui décide finalement d'aller se coucher parce qu'il se sent très fatigué. Ma soirée tombe donc à l'eau, et deux fois plutôt qu'une. C'est une des premières fois où ça m'arrivera, mais pas la dernière. Tant que je n'apprendrai pas à vivre ce que je veux et ce que j'ai à vivre, tant que je n'apprendrai pas à nommer mes préférences et à dire non, de tels événements seront monnaie courante dans ma vie.

Donc, après seulement quelques mois, je n'existe plus; Monique Gélineau n'existe plus : elle est la blonde de ..., sera la femme de ... et elle vit sa vie à lui, pas la sienne à elle. Elle se sent responsable de son bonheur à lui; elle en oublie le sien, à elle. Elle va d'ailleurs tout faire pour qu'il soit heureux jusqu'à se battre contre sa volonté à lui, pour le rendre heureux malgré lui. Il n'aura aucune raison d'être triste ou malheureux, car, elle, d'un coup de baguette magique, elle remédie à tout ça; elle sait comment l'aimer, elle, du moins le pense-t-elle. Elle est jeune et pense sincèrement que personne d'autre qu'elle ne sait comment l'aimer. Illusion des illusions!

Pour les 17 ans à venir, je marcherai, mangerai, parlerai, m'habillerai comme lui le veut, ou presque. Ça vous paraît énorme? Mais c'était comme ça, du moins en sa présence. J'avais enfin quelqu'un qui s'intéressait à moi. Il y avait enfin quelqu'un qui me disait qu'il m'aimait. J'allais donc rester sur un bon vieux chemin connu et reproduire

pour les beaux yeux de cet homme mes plus beaux modèles d'enfant douée et de femme « parfaite ». Pourquoi pas? Ça valait la peine et il n'y avait pas de prix trop élevé à payer pour être aimée. Ou enfin, de me le faire dire.

Je voulais vivre avec lui, l'entourer et le ouater de mon amour pour le reste de notre vie. C'est d'ailleurs ce qui est arrivé, du moins au début. Nous nous sommes mariés et j'ai tenté de le ouater d'amour : il n'a pas enduré ça bien longtemps. Trop, c'est comme pas assez. Si j'avais été fourbe un peu, je l'aurais fait passer dans le chas de l'aiguille et l'aurais dominé totalement, sauf que j'étais jeune, intègre, entière et directe et que mon message d'amour, vaille que vaille, ne passait pas toujours.

Autant j'avais un tempérament indépendant à l'adolescence et que je l'exprimais, autant je l'ai perdu quand j'ai commencé à vivre une relation amoureuse avec lui. D'ailleurs, lors de notre unique séparation de quelques jours, Denys m'avait expliqué qu'il n'était plus capable de m'entendre dire que pour moi, les choses étaient comme ça et que si ça ne faisait pas son affaire il n'avait qu'à retourner chez lui. Il m'avait dit qu'il faudrait trouver un moyen qu'il ne retourne pas chez sa mère à chaque différend qu'on pourrait avoir et que je devrais me retenir de dire de telles phrases. Comme je ne connaissais pas l'équilibre, le juste milieu à cet âge-là, je suis tombée dans l'excès contraire. Je ne pensais plus par moi-même, je vivais sa pensée, je m'appropriais ses idées, j'étais toujours d'accord avec lui, ou presque. C'était à croire que je n'avais

plus de cerveau, d'intelligence, ni aucune capacité de réflexion.

Je suis donc passée de la maison de mon père à la maison de mon mari. Des culottes de l'un aux culottes de l'autre, sans transition, sans ménagement, et surtout, sans me connaître.

\*\*\*\*\*

Plusieurs années plus tard, ma fille est partie à son tour de la maison à 19 ans.

- Je suis bien chez toi et avec toi, maman, mais j'aimerais me retrouver dans mes affaires, dans un chez nous bien à moi et découvrir comment je vivrais.

Elle est partie avec son *chum* de ce moment-là. Au bout de trois semaines, il repartait chez sa mère avec ses affaires, et elle restait là, avec les siennes. Elle s'est trouvée une co-loc pour partager l'espace et les frais. Quatre années, quelques logements, quelques *chums* et un enfant plus tard, elle est toujours dans ses affaires et a appris à se connaître un peu plus, du moins, c'est ce qu'il me semble.

D'ici très peu de temps, mes fils (16 et 18 ans) devront également partir. Je leur répète sans cesse qu'ils doivent savoir tout faire dans une maison. Ils ne sont pas obligés d'aimer chaque corvée (pas plus que moi d'ailleurs), mais au moins ils seront capables de toutes les faire pour leur propre nécessité, pour aider quelqu'un ou pour faire plaisir. Quel plaisir, n'est-ce pas, que de se faire

servir son petit déjeuner au lit, surtout quand c'est un gars qui vous le sert? Quel plaisir pour un gars qui prend soin de son auto de voir que vous, une fille, l'avez lavée, cirée, frottée!!! Votre *chum* part pour trois semaines, en formation aux États-Unis. Vous savez heureusement comment tout fonctionne dans la maison : terrain, auto, piscine!

Ce qui nous a le plus manqué, on désire évidemment que ça ne manque pas à nos enfants, sauf qu'on oublie en chemin que nos enfants ne sont pas nous, qu'ils n'auront probablement pas les mêmes besoins que nous. Ni la personnalité non plus. Mais je pense encore que nos enfants, fils et filles, sans discrimination, devraient être capables d'effectuer les mêmes tâches : avec les enfants, à la maison, sur le terrain, sur une automobile.

Quand ils seront seuls, ils pourront tout faire. Si jamais ils s'associent dans un appartement ou dans une relation de vie, ils pourront tenter de partager ces tâches, et, j'espère pour eux, qu'ils auront celles qui leur conviennent le mieux.

À mon avis, il n'y a pas un homme qui ne puisse donner un biberon ou changer une couche ou préparer un repas. De même qu'il n'y a pas une femme qui ne puisse sortir les vidanges, tondre le gazon, couper la haie ou laver l'automobile.

Les seules choses qu'un homme ne peut pas faire c'est de porter un enfant, le mettre au monde et l'allaiter. Un homme et une femme peuvent donc faire tout le reste.

Ensuite, ce n'est qu'une question de goût, de force parfois, mais surtout de personnalité et d'éducation. Les hommes qui ont aujourd'hui 40 ans n'ont généralement pas été élevés par leur mère à faire des tâches de maison. De même qu'il était vu comme non féminin que les femmes fassent le travail à l'extérieur de la maison. Il y a un bout de social là-dedans et un bout qui nous vient de nos mères par les modèles qu'elles nous ont transmis.

Et c'est nous, les femmes, qui transférons des modèles semblables aux hommes, mais d'abord à nos fils. C'est nous, avec notre désir de pouvoir et de tout contrôler, qui leur disons : « Non, n'entrez pas dans notre cuisine, ne touchez pas aux chaudrons – un presto c'est si compliqué à utiliser; ne faites pas cuire ceci – vous n'y connaissez rien, tout brûlerait de toutes façons; ne faites surtout pas l'épicerie – vous ne savez même pas ce qu'il y a dans les placards et armoires, dans le frigo ou dans le congélateur. » Certaines personnes ont avancé que nous avons tellement peur qu'ils deviennent meilleurs et plus adroits que nous, que nous gardons la cuisine (entre autres choses et places) comme notre fief bien protégé.

Ça me fait penser à la mère d'une de mes amies qui désirait tellement garder l'exclusivité de ses bons plats qu'elle refusait d'en donner les recettes, ou les donnait, mais tellement évasives et croches, que personne ne venait à bout de reproduire le plat en question. Elle avait un énorme pouvoir!!!, mais chacun-e se sentait finalement incompetent de son manque de talent culinaire.



## Jean-Marc et la famille

Je suis donc passée de la maison de mon père à celle de mon mari. À cette transition, il faut ajouter la présence de Jean-Marc, âgé de 4 ans, pour qui avoir un petit frère ou une petite sœur n'avait pas beaucoup de signification. Un petit bébé, c'est plutôt insignifiant ou à tout le moins pas très intéressant au départ. Je me revois, assise avec mon gros ventre de femme enceinte, et Jean-Marc qui promène ses petites autos *Matchbox* sur le haut du ventre dont il se sert comme d'une colline pour faire monter et descendre ses autos. Il était petit, heureux. Quelques mois plus tard, naît notre premier enfant commun, Josée. À partir de ce moment-là, nous formerons donc, et pour les six années à venir, une famille de quatre.

En fait, quelques semaines après la naissance de Josée, nous allons chercher Jean-Marc chez les parents de Denys et l'emmenons vivre avec nous définitivement. Pour cet enfant, c'est un changement radical et je ne me souviens pas qu'on l'y ait préparé, et si on l'a fait, de quelle façon et en quels termes. Je ne sais pas si les parents de Denys l'ont préparé à cette rupture...

Il a donc 4 1/2 ans. Il n'a jamais vécu seul avec son père et une autre femme. Il n'a jamais quitté son grand-père et sa grand-mère qui en ont la garde légale depuis qu'il a un an. Il change de ville, de maison, d'habitudes. Il se retrouve avec une nouvelle mère. Qu'est-ce qu'elle fait là, celle-là? Il en avait déjà une mère, pas besoin de deux. S'il savait qu'en plus, il avait sa mère naturelle, qu'en penserait-il? En fait, il le savait puisque je lui avais toujours dit que je n'étais pas sa mère. Donc, ou bien c'était un peu difficile à digérer toutes ces mères ou bien ça n'avait aucune importance pour lui. Il ne semblait pas en faire de cas, du moins au départ.

C'est un petit garçon costaud, châtain pâle, les yeux pers avec un œil qui contient une pointe de tarte bleu pâle. C'est un enfant en très bonne santé et en bonne forme physique. Il est particulièrement réceptif et intelligent. Sauf, sauf qu'on ne lui a pas demandé son avis et qu'on le transplante. C'est sûr qu'il aura tôt ou tard des réactions.

L'un des premiers événements relatifs à Jean-Marc s'est passé quelques semaines après son arrivée chez nous à Sherbrooke. Dans la bâtisse où l'on habitait ainsi que plusieurs autres familles, il s'était fait une petite amie qui avait environ 3 1/2 ans. Il était parti jouer chez elle un après-midi. Quelques moments plus tard, le téléphone sonne et je me retrouve en ligne avec la mère de la petite fille, insultée, qui crie, et me demande de venir chercher Jean-Marc. Je pars au pas de course; un étage et un corridor plus loin, et en moins de 15 secondes, je sonne. Elle ouvre la porte et me dit, en poussant Jean-Marc sur le

palier, qu'elle vient de le trouver en train de regarder dans la petite culotte de la fille. Ouf!, ce n'est que ça, que je pense alors. J'essaie de calmer la mère et de lui dire que c'est plutôt normal pour un petit garçon de 4 ans, mais elle ne semble pas priser mon attitude. De toute façon, je ramène Jean-Marc chez nous.

On s'assoit tranquillement, et je lui raconte pour la énième fois que les garçons et les filles ne sont pas faits pareillement. Il semble comprendre mieux maintenant qu'il a vérifié dans la culotte de Chantal. Ça fait quelques semaines qu'il voyait les fesses de sa sœur lors des changements de couche ou du bain. Je lui avais expliqué les différences de base, mais Jean-Marc se tenait le pénis à longueur de journée. Que pensait-il? Avait-il peur de perdre le sien? J'ai bien tenté de refaire le tour, encore, en me prenant pour exemple, ensuite, son père, qui était fait comme lui. Je pense qu'il a également compris qu'il ne pousserait pas de pénis à sa sœur et que lui, ne perdrait pas le sien. Les garçons ne sont pas faits comme les filles, c'est tout : les gars ne perdent rien, de même qu'il ne pousse rien aux filles.

Évidemment, être parent, ça ne s'apprend pas dans les livres. Comme ma fille me l'a si bien dit plusieurs années plus tard : « Mon fils n'est pas né avec un mode d'emploi écrit dans le dos. » Donc, il faut le vivre, jour après jour. À 17 ans, je voulais être une mère parfaite pour cet enfant. Je désirais surtout qu'on ne me reproche jamais d'avoir pris de mauvaises décisions envers lui. Sauf qu'à force d'oublier d'être moi-même, j'oubliais également

d'être un parent aimant. Je savais que je n'étais pas sa vraie mère, mais j'avais décidé que je serais une meilleure mère qu'elle aurait pu être, elle, ou n'importe qui d'autre. J'étais tout simplement un parent restrictif : on fait ceci, pas cela, c'est l'heure, tu entres, tu sors, tu manges, encore, finis ton assiette, tiens-toi bien... Je devais vraiment être épuisante.

C'est certain que mon comportement a dû le surprendre plus d'une fois, lui qui venait de quitter un milieu hyper permissif et hors de la réalité, un monde de petit roi (ce que j'ignorais encore à cette époque). En fait, je savais et je voyais comment ma belle-mère avait éduqué Jean-Marc depuis trois ans. Ce que je ne connaissais pas, par contre, c'était la psychologie d'un enfant et les effets (bons ou mauvais) qu'une telle éducation pouvait avoir sur lui.

À un moment donné, je l'ai disputé pour quelque chose. J'ai parlé fort. Il était choqué et il pleurait. Il m'a crié : « T'as pas le droit de me chicaner comme ça, t'es même pas ma mère » Pour la nouvelle jeune mère de 17 ans que j'étais à ce moment-là, c'était l'affront total, le poignard planté en plein cœur ! J'étais effondrée. Je me suis assise et j'ai pleuré avec lui, en le berçant. Ensuite, je lui ai dit : « Tu as raison, je ne suis pas ta vraie mère, ta mère biologique, mais on va vivre ensemble pour bien longtemps et je dois t'éduquer... parfois, tu vas peut-être trouver ça moins agréable. »

Nous sommes déménagés au cours des mois suivants dans un logement plus vaste, mieux éclairé, avec une grande cour. Le propriétaire demeurait au-dessus de chez nous. Il avait trois garçons dont deux étaient à peu près de l'âge de Jean-Marc, et le troisième, de l'âge de Josée, donc un bébé. Les deux frères venaient régulièrement chercher Jean-Marc pour jouer. Je me souviens qu'à partir d'un moment donné, Jean-Marc se mettait à pleurer quand il les voyait au travers de la porte moustiquaire. Eux frappaient à la porte, et Jean-Marc criait. Il ne voulait plus sortir jouer avec eux. Que s'était-il passé? Je ne l'ai jamais su même si j'ai questionné. J'ai donc tenté d'y aller par la douceur, par la ruse, rien n'a réussi. Je me souviens très bien que Denys s'est choqué et qu'il lui a dit qu'il fallait qu'il apprenne à se défendre si on lui faisait mal. En fait, il a fait pire que ça : au moment où les petits garçons sont venus le chercher, il a ouvert la porte et l'a mis dehors, comme s'il le jetait dans une cage aux lions. Il a appris à se défendre dans cette cage; en fait, il l'a si bien appris, qu'en plus de se défendre, je l'ai vu se permettre de semer la zizanie dans un petit groupe d'enfants duquel il s'éloignait ensuite. Et là, il prenait un certain plaisir à les regarder se batailler entre eux.

Son père et moi, on a bien tenté de le ramener à une ligne médiane, là où on peut se défendre sans chercher la bagarre. C'était trop tard : Jean-Marc avait découvert son pouvoir sur les autres en cette matière et il s'amusait à l'utiliser et comptait bien continuer. C'est du moins ce qui

s'est passé au cours de sa première année d'école, en maternelle.

J'ai recommencé à travailler cet automne-là. On avait trouvé une très bonne gardienne pour Jean-Marc et Josée : une personne aimante et douce (probablement plus douce que moi à cette époque-là). Je me souviens que je voulais que Jean-Marc fasse des siestes l'après-midi, après son avant-midi à l'école. Il m'a souvent raconté qu'il se reposait dans une chambre où il y avait un aquarium et qu'il passait toute sa période de repos à regarder et à écouter ce qui se passait dans ce carré de verre rempli d'eau.

Nous sommes déménagés à Saint-Damien-de-Brandon à la fin de cette année-là et Jean-Marc a fait sa première année à l'école primaire de Saint-Damien avec son cousin Alain.

Je fais toute de suite une parenthèse sur les années d'école de Jean-Marc. Il s'est beaucoup promené avec ses parents et a changé de système scolaire à chaque déménagement. Il a donc fait sa maternelle à Sherbrooke, sa première année à Saint-Damien, sa 2<sup>e</sup> année à Neufchatel, la fin de sa 3<sup>e</sup> et sa 4<sup>e</sup> année à Montréal, et finalement, sa 5<sup>e</sup> et sa 6<sup>e</sup> année à Sainte-Émélie-de-l'Énergie. Il a donc vu l'apprentissage du français par toutes les méthodes que le Ministère avait approuvées et qui étaient en cours à cette époque. C'était parfois à s'arracher les cheveux, surtout que le français n'était pas sa matière forte au départ. Nous avons vu les lettres carrées, les cursives, les attachées,

l'épellation traditionnelle, celle par blocs de lettres, au son, les guuug pour le g de gâteau, les homophones. Combien y a-t-il de façons d'écrire la terminaison du son o? Et bien, allons-y voir : o comme dans hippo, au comme dans joyau, aux comme dans journaux, eaux comme dans bordeaux, eau comme dans chapeau, op, comme dans sirop, hô comme dans hôte, aud comme dans finaud, aut, comme dans haut, aut comme dans héraut, os comme dans héros, ot comme dans sot, oc comme dans accroc ou escroc, et j'en passe encore... Et il fallait que lui, se démêle dans ce méli-mélo...

Denys et moi avons également fait l'erreur de critiquer assez ouvertement les méthodes utilisées en classe et parfois même les professeurs, comportement jeune et irresponsable. Il n'y avait donc pas de place pour l'analyse et le questionnement. C'est nous pourtant qui faisons déménager notre fils d'école et de système d'enseignement si souvent.

Au cours de cette année-là, la mère biologique de Jean-Marc, Yolande, a communiqué avec nous par l'intermédiaire du frère de Denys, Léo. Elle voulait revoir Jean-Marc. Il avait 6 ans. La dernière fois qu'elle l'avait vu, il avait environ 1 ½ an. Cette situation m'a grandement bouleversée. Je craignais qu'elle revienne chercher Jean-Marc, et que si ce n'était pas à ce moment-là, elle pourrait le faire plus tard. Nous avons consulté des spécialistes du service d'adoption et un avocat. La loi qui existait à ce moment-là lui aurait permis de venir chercher Jean-Marc si elle était mariée et que son conjoint consentait à adopter

l'enfant, parce que l'enfant appartenait d'abord à sa mère à cette époque. Avec l'aide des services d'adoption du Québec, j'ai adopté Jean-Marc cette année-là. Son baptistère a même changé : Monique Gélinau au lieu de Yolande Bertrand. Cette procédure a pris plusieurs mois, mais après, je me suis sentie soulagée.

Ça été une période où j'ai inlassablement répété à Jean-Marc l'histoire (romancée et arrangée) de sa naissance et de ce qui a suivi : oui, Denys est ton papa et Yolande, ta maman. Moi, je ne suis pas ta vraie mère, je ne t'ai pas porté dans mon ventre. Quand tu es né, ton papa était dans la marine et ta maman n'avait pas assez de sous pour t'acheter des couches et du lait, ce qui fait que ta grand-mère Brunet, qui t'aimait beaucoup, s'est occupée de toi. Il me répliquait souvent que peut-être que sa mère était riche maintenant et qu'elle pourrait le reprendre. Je lui disais que je ne savais pas où elle habitait et que ce serait difficile de la trouver. Je n'étais pas capable de lui dire que je l'aimais et que ça me briserait le cœur s'il partait. À la place, je lui racontais des bouts d'histoires vraies et des mensonges pieux et bien enrobés.

Je me souviens qu'environ 2 ans plus tôt, à un moment où l'on parlait de sa mère, il m'avait demandé où elle était, et je lui avais dit qu'elle était morte tout en sachant que ce n'était pas vrai, mais en rougissant comme une gamine menteuse pour cette fausseté. Il m'a alors dit : « Quel âge a ma mère? » « À peu près l'âge de ton père ». Et lui de me répondre que si son père était jeune et vivant, pourquoi sa mère serait-elle morte. Je me suis reprise tout

de suite en lui disant qu'il avait probablement raison et que sa mère était vraisemblablement vivante. J'avais 17 ans alors, et je ne savais pas trop comment réagir face à tous ces événements : la peur est la plus mauvaise conseillère, et la vérité a toujours sa place puisqu'elle se situe dans la réalité.

Après Saint-Damien, une année à Québec : ça été une année de dépaysement puisque nous n'y connaissions personne. De plus, Denys était parti pour son travail de réparateur de photocopieurs quatre jours sur cinq, ce qui fait qu'on ne le voyait pas beaucoup. À cette même époque, j'ai commencé à travailler à la Place Laurier à Sainte-Foy. Je me souviens de cette période de ma vie comme détestable : je n'en ai aucun bon souvenir. Je voyageais deux heures par jour pour faire l'aller-retour pour le travail. Je me sentais très isolée et loin des gens que j'aimais.

Jean-Marc, quant à lui, devait marcher quinze à vingt minutes pour se rendre à l'école. Je le trouvais bien petit pour marcher cette distance, mais il n'y avait pas de service d'autobus. C'est cette année-là que tous deux nous avons bien ri en découvrant ce qu'étaient des *shoeclaques* : c'était le mot utilisé à Québec pour nommer des espadrilles ou des souliers de course pour faire l'éducation physique. Je passais beaucoup de temps avec lui pour ses travaux scolaires : en fait, il aurait bien capable de tout faire tout seul, mais je sentais que je devais vérifier ce qu'il faisait, particulièrement en français.

Malgré l'isolement ressenti par l'absence de Denys et l'éloignement de ma famille, ça m'a permis de passer de bons moments avec les enfants le soir. Jean-Marc et Josée partageaient la même chambre. Leurs lits étaient placés en L dans un des angles de la pièce. Chaque soir, j'allais leur chanter diverses chansons avant qu'ils s'endorment. Mon répertoire était plutôt bizarre quand j'y repense, mais les enfants semblaient trouver ça bien à leur goût. À part la série de chansons françaises de *La Bonne chanson* telles *Au clair de la lune*, *Frère Jacques*, *Mon bel ange va dormir*, *Meunier tu dors*, *V'la l'bon vent*, *Partons la mer est belle*, je leur chantais souvent du répertoire des *Beatles*. La préférée de Jean-Marc était *Penny Lane*, particulièrement parce que j'étais très théâtrale en l'interprétant et que je jouais à les chatouiller, lui et sa sœur, à des moments très stratégiques (qu'ils connaissaient), ce qui leur faisait particulièrement plaisir : ils riaient aux éclats.

Après Québec, Montréal. Là, on s'est rapproché de la famille – en fait, des deux familles – et Denys de ses amis. Dans mon cas, comme mes amies vivaient dans un autre univers, certaines étaient encore aux études, les liens que nous entretenions se sont doucement mais inexorablement effacés au fil de mes déménagements. Nous habitons le haut d'un duplex dans le quartier Saint-Michel, à la limite de Saint-Léonard. La vie a repris un cours plus normal : Denys était là chaque soir, ou presque. L'école de Jean-Marc était plus rapprochée. Mon nouveau travail était à cinq minutes en auto. Lucie, une de nos

belles-sœurs, qui habitait à quelques minutes à pied, gardait Josée le jour.

Jean-Marc était donc rendu à la fin de sa troisième année. On est donc passé par les événements de Première communion et de confirmation. Je me souviens que cela a fait couler beaucoup d'encre ou plutôt beaucoup parler dans la maison. En fait, à ce moment-là, Denys et moi étions tous les deux catholiques, mais non-pratiquants. Denys avait 25 ans, moi, 21 ans. Nous étions très jeunes et avions deux enfants : l'un de 8 ans, l'autre de 3 ans. Si ma mémoire est bonne, nous ne voulions pas que Jean-Marc fasse sa confirmation. Au lieu de lui demander ce que lui voulait, nous l'avons forcé à accepter et à vivre ce que nous voulions. Ce furent probablement des moments difficiles pour lui.

Nous étions un peu gauchistes, en fait, très gauchistes. Je me souviens que quelques années auparavant, Denys et moi ne voulions pas nous marier à l'église. Nous ne voulions rien de conventionnel, mais les mariages civils n'avaient pas encore débuté; ça commencera l'année suivante. Chez lui, il était le plus jeune, moi, l'une des plus vieilles, et nos parents à tous deux ont trouvé ça inacceptable. Nous avons donc suivi la tradition... Pas si rebelles que ça, finalement.

Quand Josée est née en 1968, nous ne voulions pas la faire baptiser, mais seulement l'enregistrer au civil. Encore là, ça été un tollé de protestations des deux côtés de la famille, particulièrement avec les parents et les beaux-

parents. J'ai aujourd'hui l'impression qu'à cette époque-là, nous prenions plaisir à tirer sur la gauche ne serait-ce que pour voir surgir les réactions de nos familles. Nous avons donc préparé un baptême et invité quelques personnes à y assister. Il faut également dire qu'à cette époque, les classes de morale à l'école primaire étaient plutôt rares, et que, malgré la bonne volonté des enseignants, les enfants étaient pointés du doigt par leurs amis : ils se retrouvaient minoritaires et un peu à l'écart des grands groupes à cause de décisions et de croyances de leurs parents. Plus tard, quand David et Philippe naîtront (1973, 1975), je ne me suis pas posé de questions : oui, ils allaient être baptisés. Plus tard, ils n'auraient qu'à décider ce qu'ils voulaient faire de leur vie religieuse et de leurs engagements spirituels. C'était plus simple comme ça.

Dans ses moments libres, Jean-Marc jouait au hockey dans une ligue mineure de Montréal. Si je m'en souviens si bien, c'est parce qu'il devait souvent partir de la maison avec sa poche de hockey, qui était presque aussi grosse que lui, prendre l'autobus, et se rendre seul à l'aréna pendant que Denys et moi étions au travail. Nous allions parfois le rechercher. Je le voyais grand et responsable, mais il était tout petit, il n'avait que 9 ans. Denys racontait souvent que son père ne l'avait jamais emmené nulle part quand il était jeune et qu'il devait s'arranger seul et qu'il devait se débrouiller. Ce que Denys avait oublié en cours de route, c'est qu'il a été pensionnaire quelques années et qu'il passait ses étés au lac Matambin. Où était le besoin de se faire voyager par son père, et quand, surtout?

Bien plus tard, quand les frères de Jean-Marc auront entre 9 et 14 ans, ils joueront au hockey à leur tour. Je passerai beaucoup de temps de mes fins de semaine à l'aréna : j'irai attacher les patins du plus petit, je les regarderai jouer, les encouragerai, les consolerai lors de leurs échecs et les ramènerai finalement à la maison. On demeurait pourtant à quelques minutes seulement de l'aréna et ils auraient même pu s'y rendre à pied vers 12 ou 13 ans... avec leur poche sur le dos. Peut-être l'ont-ils d'ailleurs fait... Ce bout de paragraphe me fait penser combien nos enfants ont besoin de notre encouragement, ce qui dans le cas de Jean-Marc, lui a dramatiquement manqué. Je ne connaissais pas ça, n'en ayant jamais reçu. J'ai donc été avare de compliments et de mots doux, particulièrement avec lui.

La plus grande et la plus difficile tâche d'un parent, à mon avis, c'est de vivre dans la réalité, aussi vraie et froide soit-elle, et également d'aider son enfant à se bâtir une identité dans la réalité et une solide estime de soi en l'aimant, ce qui lui permettra de bien vivre et de passer au travers des embûches que la vie mettra inévitablement sur son chemin. Mais pour aider son enfant dans ce sens-là, il faut l'aimer, le protéger, le respecter, le valoriser, ce que je n'ai vraiment pas fait avec Jean-Marc. Je m'aimais si mal moi-même...

À mon avis, la carte d'identité dont Jean-Marc s'est doté (avec notre contribution de parents) était pleine d'imperfections, de trous et d'accrocs dont il ne s'est jamais remis. Lui et moi en avons beaucoup parlé une fois qu'il eût

passé le cap de la vingtaine. Ça lui aurait pris dans ces années-là une grande dose de courage pour assumer son histoire et surmonter ses imperfections et vivre plus heureux. Il ne voulait pas mettre son énergie là! Il était devenu victime de tout ce qui lui arrivait, il ne voulait plus assumer : c'est la faute des autres. Il dénonçait les coupables : ses parents, l'argent, la société, la justice, le système...

Revenons en 1973. J'ai 23 ans. Je suis enceinte de notre troisième enfant. Jean-Marc a 9 ½ ans et Josée, 5 ans. Denys est en chômage après avoir été mis à pied pour activités syndicales alors qu'il travaillait comme technicien sur des systèmes bancaires informatisés chez Olivetti Canada. Il décide d'aller voir s'il y a du travail comme maçon chez l'une de ses vieilles connaissances à la campagne. Il commence effectivement à travailler avec MT. Nous décidons de camper au lac Matambin pour l'été, là où ses parents ont leur maison, et de nous chercher une maison ou un logement où nous pourrions déménager au mois d'août.

Dès que Jean-Marc termine l'école, nous nous installons au Lac. Je pense que cette période en a été une heureuse pour lui. Il passe son été à courir les champs, à se baigner et à faire de la bicyclette, de même qu'à jouer avec ses cousins quand ils sont dans le coin. Sa grand-mère vit près de nous, et je pense que ça été un bon été pour lui comme pour elle : ils peuvent vivre des rapprochements heureux. Jean-Marc n'est plus le bébé qui l'a quittée

quelques années auparavant, mais un grand lien d'amour les unit tous deux.

C'est cette année-là, lors de ses promenades près des mares d'eau, qu'il prend l'habitude de tuer des grenouilles et d'en ramasser les cuisses que nous congelons. Quand il y en a assez pour faire une entrée pour toute la famille, je les apprête et les fais cuire dans un beurre aillé. Il nous fera ce cadeau, chaque été, pour plusieurs années à venir.

\* \* \* \* \*

Nous achetons finalement une petite maison à Sainte-Émélie-de-l'Énergie. Je prends le temps de la décrire un peu parce que ce sera là que Jean-Marc vivra le plus grand nombre d'années. À l'âge de 10 ans, il avait expérimenté le vécu de 9 transplantations, avec 3 groupes de personnes différentes, dans 6 villes différentes. Il a d'abord habité avec sa mère à Montréal jusque vers l'âge d'un an. Dans les trois années qui ont suivi, il a habité à deux endroits avec sa grand-mère, à Montréal et au lac Matambin, et au cours des six années suivantes, à six endroits différents avec son père et moi : à Sherbrooke, 2 logements différents, à Saint-Damien, Québec, Montréal et Sainte-Émélie. Jean-Marc habitera cette maison avec nous de 1973 à 1981.

Cette vieille maison est plus que centenaire. On nous a raconté qu'elle avait été déménagée sur un char à bœufs de l'Assomption à Sainte-Émélie plus de 50 ans auparavant. De type très classique de ces petites maisons québécoises : 20 pieds sur 30 pieds, deux étages, une porte à peu près au centre en avant, avec une fenêtre de chaque côté. Une autre porte a été installée sur l'un des petits côtés, probablement bien plus tard. Quand nous l'achetons, elle est recouverte de papier brique gris, a un toit de tôle dont la pente est très accentuée. La toilette est demeurée au même endroit : sous l'escalier qui monte au 2<sup>e</sup> étage; elle a d'ailleurs fait rire et a été la damnation de bien des gens. Les grosses personnes s'y sentaient très à l'étroit et les grandes personnes (plus de 6 pieds) devaient se pencher pour y entrer. L'année suivante, nous procéderons à certains changements. En fait, on touchera à tout sauf aux fondations, aux divisions et à la fenestration. Nous y emménageons le 1<sup>er</sup> septembre 1973. David naît le 6. Josée à 5 ans, Jean-Marc célébrera son 10<sup>e</sup> anniversaire quelques jours plus tard.

Jean-Marc expérimente encore des changements : village, amis, école. Les premiers souvenirs que j'ai de Jean-Marc à cet endroit se rapportent aux amis. Denis F., qui est à peu près de son âge, vient le chercher pour jouer après le souper. C'est l'automne, tôt; il fait clair. Jean-Marc ne sort pas le soir quand il a de l'école le lendemain. C'est la consigne dans la maison chez nous. Je revois son ami, me regarder à travers la moustiquaire de la porte avant. Il

ne comprend pas trop pourquoi Jean-Marc ne peut pas sortir et il doit penser que je suis une espèce de marâtre.

Je me demande, encore maintenant, où je pouvais trouver le bien-fondé d'une telle approche pour des enfants. Il avait 10 ans, avait passé la journée à l'école. Il aurait pu sortir une heure ou deux le soir sans que cela dérange sa vie. Mais non! On avait des principes, nous, les jeunes parents. On savait, nous, ce qui était le mieux pour nos enfants, et on le leur faisait vivre, de gré ou de force. Hé oui! À quelque part entre le laxisme total et la rigidité totale, il y a un endroit qui doit être confortable. Et le pire, quand j'y pense, c'est que l'enfant découvre, très tôt dans sa vie, cet endroit de confort si vous lui laissez la chance d'expérimenter, de ressentir et de se responsabiliser face aux événements qui surviennent sur son chemin et aux choix qu'il doit faire par rapport à eux.

Jean-Marc était un enfant très intelligent, d'une intelligence qui doit comprendre le pourquoi, le comment et la logique des choses, des appareils, des événements. À l'école, il était évidemment le petit nouveau, ce qui ne passe pas si facilement dans l'ombre quand on vient de la ville et qu'on a un accent. Il a fait rire de lui, Josée aussi d'ailleurs, pour cet accent importé de Montréal. Et évidemment, ils ne connaissaient ni l'un, ni l'autre, et nous non plus, les expressions de ce coin-là de la province. Ils étaient donc les étranges étrangers...

Jean-Marc réussissait bien. Il était doué, travaillait peu et tout allait bien. Je continuais, incroyable, mais vrai,

à surveiller son travail scolaire. Je l'ai suivi pas à pas jusqu'à la fin de sa 6<sup>e</sup> année. Il n'avait pas besoin de moi, et je l'aurais sûrement moins écœuré en le laissant tranquille. Au cours de sa 6<sup>e</sup> année, il a passé les examens pour entrer au Séminaire de Joliette, un collège d'enseignement secondaire privé, et il a été accepté. Soulignons qu'il n'a pas demandé à aller au Séminaire et que nous l'avons fortement incité à le faire. C'était au départ plus notre choix que le sien.

Peu d'événements me reviennent en mémoire pour cette période-là de la vie de Jean-Marc et de Josée (12 ans et 7 ans), probablement parce que David et Philippe (2 ans et 6 mois) prennent beaucoup de mon temps. C'est également à partir de ce moment-là que se cristalliseront les traits les plus marquants de l'adolescent et du jeune adulte qu'il deviendra.

Beaucoup de facteurs vont continuer d'influencer Jean-Marc : notre sévérité à son égard, les attentes que nous avons envers lui comme humain, comme élève, comme plus vieux de famille, le fait que Denys soit à l'école cette année-là et qu'il entrera à l'université quelques mois plus tard et qu'il n'habitera plus avec nous la semaine, et, finalement, la difficulté, voire l'impossibilité de Jean-Marc d'accepter la réalité.

On dit souvent que la pensée positive, la volonté et l'action sont les pièces maîtresses d'une vie dont les éléments seront réunis et réussis. Si l'un des éléments est manquant, rien ne surviendra jamais. Même si l'on décide

qu'on peut réussir comme écrivain et qu'on a une pensée très forte et positive à ce sujet, si on n'a pas la volonté d'y parvenir et qu'on n'agit pas chaque jour pour y parvenir, jamais on n'y arrivera. Cette belle idée restera toujours au stade d'idée : on ne lui laisse ainsi aucune chance de parvenir au stade de réalisation.

Jean-Marc a trouvé très difficile, non pas de voir son père retourner à l'école, mais bien d'aller se spécialiser en théologie. Je me souviens qu'on avait dû expliquer à Jean-Marc ce qu'était la théologie. Il se demandait tout de même pourquoi Denys allait étudier dans ce domaine-là et à quoi ça servirait. Est-ce que ce n'était pas les curés qui étudiaient ça? J'ai l'impression qu'un bon cours d'électricien aurait été plus acceptable pour Jean-Marc que trois ans de théologie. En fait, il n'acceptait pas le choix de Denys. Il se demandait également si ce serait payant quand Denys travaillerait dans ce domaine-là, car c'est à cette époque qu'il a découvert la valeur et le pouvoir de l'argent, sauf qu'il n'était pas réaliste avec ça non plus. Il aurait préféré que son père aille étudier en médecine : ça, c'était facile à expliquer aux autres ce que faisait un père médecin, et selon lui, ça gagnait beaucoup d'argent, ce qui n'est pas tout à fait faux.

Je me souviens d'un client qui avait payé Denys à la fin d'une semaine de travail de maçonnerie. Le chèque était de 1 500 \$. Jean-Marc avait 13 ans et avait trouvé cette somme très attrayante. Il pensait vraiment que son père était riche avec une telle somme, et qu'en fait, il était radin puisqu'il ne lui donnait pas l'argent qu'il lui demandait.

Quand je lui ai expliqué qu'avec ce montant, il fallait également payer l'ouvrier qui avait travaillé avec Denys et aussi certains matériaux, il ne resterait donc à Denys qu'environ 400 \$. Il ne me croyait pas. Non... le chèque était au nom de Denys et cet argent était à lui. Quand son refus naïf de voir les choses telles qu'elles étaient et que cela empiétait sur la vérité, toute perspective de la réalité était faussée.

Une famille composée de deux parents et de quatre enfants qui vivent sur les prêts et bourses ne roulent évidemment pas sur l'or. À cette époque-là, Jean-Marc espérait qu'un jour Denys serait riche. Mais l'argent manquait sérieusement, et Jean-Marc en a probablement souffert. Je me souviens qu'il ne demandait pas des objets coûteux, généralement des articles de sport ou de loisirs, mais c'était tout de même souvent trop pour notre budget.

Dans ma sévérité aveugle, je me souviens quand je suis allée avec Jean-Marc pour lui acheter des vêtements pour sa première année au Séminaire. C'est très clair encore dans ma tête : je choisissais ses vêtements pour lui : la coupe, les couleurs, les tissus, le prix. Bon, d'accord, il n'y avait pas une énorme palette permise à l'école, mais j'aurais pu lui laisser vraiment plus de latitude pour choisir. Je ne me souviens même pas si je lui demandais son avis. Je lui faisais essayer, c'est tout. Il n'a pas dit un mot. Ça c'était pour les vêtements d'école, mais je faisais la même chose pour ses vêtements de loisir. Il faut dire que notre budget ne me permettait pas de lui acheter des jeans Levi, mais je n'étais pas à son écoute et ne lui expliquais

rien. Je suis parfois surprise, au rappel de ces souvenirs, que Jean-Marc n'ait pas été plus délinquant, plus tôt dans sa vie. Surprenant aussi que je n'aie jamais choisi les vêtements de David et de Philippe à partir du moment où ils ont été capables de dire ce qu'ils voulaient, vers 5-6 ans. Il faut croire que j'avais appris ma leçon ou que j'avais développé un peu plus d'écoute.

Le régime de vie de Jean-Marc est assez simple : il prend l'autobus tôt le matin et revient en fin de journée. Nous soupçons tous ensemble. Il fait la vaisselle avec sa sœur et s'installe ensuite à la table pour faire ses devoirs et ses leçons. Lui qui n'avait déjà pas beaucoup d'amis, il se retrouve seul de Sainte-Émélie au Séminaire; deux heures d'autobus par jour, seul, c'est long.

Le pire pour lui, c'est que nos attentes sont élevées : on s'attend à un très bon rendement scolaire. Lors de la remise du premier bulletin, Denys et moi allons au Séminaire pour rencontrer les enseignants. Pour nous, c'est le désastre à peine prévu. Jean-Marc est très inconstant : fort dans certaines matières, très faible dans d'autres. Je me souviens, qu'à notre retour à la maison, Denys l'a engueulé et frappé à bras raccourcis en lui disant qu'il valait mieux pour lui de travailler à l'avenir, qu'il avait la chance d'aller dans un collège où il aurait une bonne instruction, qu'il préparait son avenir, que c'était important. C'était exactement le genre de discours que les parents de Denys lui avaient tenu dans une situation similaire vingt ans auparavant et qui l'avait écoeuré, mais il avait oublié. J'ai d'ailleurs dû intervenir pour faire cesser la

pluie de coups que lui assénait son père et qui tombaient sur Jean-Marc.

Je me sens un parent tout à fait incompétent avec lui : évidemment quel parent ne rêve pas (j'ai bien dit ne rêve pas) d'avoir des enfants gentils, talentueux, beaux, sociables, et... mettez-en! Je savais qu'il était très intelligent, beau, sociable, charmeur et gentil, sauf qu'il était également menteur, voleur et irréaliste. Donc qu'étions-nous comme image de parent? Que lui avions-nous donné comme repères? Il a hérité de deux très jeunes parents dont aucun des deux n'était menteur, mais dont l'un était irréaliste, indiscipliné et plutôt narcissique, et l'autre, peureux et silencieux. Quels discours tenions-nous à cette époque? Période *Flower power et Peace and love*, période des drogues douces que son père consommait et que nous avons cultivées pendant un certain temps, ce qui n'échappait évidemment pas à Jean-Marc. Et à l'école, on se moquait de lui : « Ton père est un *poteux*, ton père est un *poteux*! »

J'étais la mère qui ne le comprenait pas : comment aurais-je pu comprendre cet enfant alors que je ne savais même pas qui j'étais. Je continuais à vouloir être une bonne mère, mais il y avait une illusion dans mes pensées, car j'avais oublié en chemin qu'une bonne mère est d'abord une mère aimante, une mère qui sait capter le moindre petit signe d'un besoin chez son enfant. En fait, je pense que je ne l'avais pas oublié en chemin, je ne l'avais tout simplement jamais appris. L'instinct m'a guidé dans les soins à donner à un enfant, mais guère plus.

Heureusement pour eux, j'aimais prendre les bébés et les enfants, j'aimais sentir leur petit corps contre le mien. J'aimais les bercer, leur lire des histoires, leur chanter des chansons. Jean-Marc aura vraiment peu profité de ces bon moments de contact physique, les autres enfants, oui.

L'exemple étant le meilleur maître, qu'avait fait ma mère quand j'étais enfant? Avec 11 enfants, elle comblait les besoins physiques de base : elle nous nourrissait, lavait nos vêtements, faisait la couture, nous aidait pour nos leçons et devoirs. Il me semble que j'ai vu ma mère faire ça toute sa vie, ou presque. J'ai donc reproduit ce modèle simple et universel que j'avais connu. J'avais également vu ma mère donner des soins à mes frères et sœurs plus jeunes.

Quand j'aurai environ 15 ans, elle ira travailler comme aide-infirmière, le peu de ressources financières de la famille l'exigeant. Là, je la verrai travailler au sein d'une équipe dans un monde de travail où j'étais incapable de l'imaginer. Il me semblait que ma mère n'était vouée qu'à demeurer à la maison, à combler nos besoins. Par contre, elle continuait à exécuter beaucoup de tâches ménagères malgré son travail à l'extérieur puisqu'il y avait encore quatre enfants de moins de 10 ans à la maison, en plus des plus vieux.

À l'époque de sa retraite, j'ai enfin pu découvrir l'humaine, la femme, la personne derrière la mère : elle a suivi des cours de musique, de flûte, et a fait partie de chorales avec sa belle voix de ténor. Je découvrais une

femme de goût qui avait des envies, des talents et des aptitudes et qui avait grande envie de les découvrir ou de tenter de leur permettre de se manifester. Elle a également suivi des cours de dessin et de peinture, et là, elle s'est révélée talentueuse : elle saisissait bien l'objet du tableau et le reproduisait plus que fidèlement. Elle ne peignait pas d'une façon sèche et imitante, car il y avait de la finesse sous ses coups de crayon et de pinceau. Elle a aussi perfectionné sa technique de finition des tricots et de couture. Pendant des années, un peu plus tard, elle s'abonnera à l'OSM, à l'opéra, au théâtre et s'y rendra avec ma sœur Marie Josée.

Quand j'ai eu mes premiers enfants, je n'avais, en fait, aucune idée de ce que devait faire une mère : quelqu'un qui est à l'écoute de l'autre et qui est capable de parler avec lui. Je n'étais même pas à l'écoute de moi-même. Je venais de passer les quinze premières années de ma vie à tenter d'être l'enfant parfaite pour obtenir l'amour, l'approbation et la reconnaissance de mes parents. Je me suis mariée à 17 ans et j'ai passé les années suivantes à essayer d'être l'épouse et la mère parfaite pour qu'on me reconnaisse comme quelqu'un d'aimant, d'aimable et qui avait de la valeur.

C'était peine perdue : ce à quoi je m'attendais était impossible à obtenir. J'ai passé des années à essayer de trouver la reconnaissance dans le regard des gens qui m'entouraient et je l'ai souvent trouvée de la part de mes enseignantes et enseignants (j'avais de bonnes notes et j'étais très disciplinée), de mes parents (j'étais obéissante

et bonne en classe), de mes amies (j'étais bonne aux billes et à la corde à danser), mais il manquait quelque chose, toujours.

À 25 ans, le ménage n'était vraiment pas fait dans ma vie. En fait, je ne pensais même pas que j'aurais des choses à régler un jour ou l'autre avec moi-même et mon passé. Je me contentais d'être et de faire : être la bonne épouse, la bonne mère, la bonne cuisinière, la consolatrice des cœurs en peine. Je pense que je n'étais qu'une personne dotée de beaucoup de talents, mais qui s'ignorait totalement et avait encore peur de ne pas être à la hauteur des attentes des autres. J'avais tellement peu d'estime de moi.

Quelle sorte de mère ai-je été pour Jean-Marc? Je gage que vous pouvez deviner. J'étais également l'épouse qui ne parlait pas. Je ne contredisais jamais Denys, ce que Jean-Marc devait décoder comme une approbation de ma part. Ça me prendra encore trois à quatre ans avant de dire ce que je veux, et là, ce sera trop tard pour notre couple et notre famille. Tout volera en éclats quelques années plus tard.

Cette année scolaire de ses 12-13 ans aura été la seule de Jean-Marc dans ce collège. Pour des raisons qui lui appartiennent et qui sont les siennes, il ne s'est pas adapté et n'a pas réussi à cette école. Quand j'y repense, il a d'ailleurs dû être très malheureux durant cette année-là.

C'est au cours de l'hiver, cette année-là, que je reçois un appel téléphonique d'un parent qui me dit que

Jean-Marc aurait volé des médailles de ski qui étaient attachées à la tuque de son fils. Cette fois-là, et d'ailleurs pour la seule fois de sa vie, j'ai pris le parti de Jean-Marc. Ai-je eu tort ou raison? Je ne le sais pas. Le doute m'a envahie quelques instants alors que je discutais avec le parent en question, mais j'ai maintenu mon point de vue. Les événements qui se produiront dans les années suivantes s'avéreront des indicateurs assez forts qui m'amèneront à l'idée que j'aurais dû questionner un peu plus Jean-Marc à cette époque-là. J'avais encore besoin de penser (même naïvement) que Jean-Marc ne portait aucune responsabilité dans cette affaire, qu'il était un humain probe, mon enfant, issu d'une famille honnête.

Mais cet enfant, jeune ado, a multiplié les petits méfaits, tranquillement pas vite. Il laissait sa trace, il voulait se faire voir, reconnaître. Il avait besoin d'être aimé, et tous les moyens étaient bons, même celui de perpétrer des délits et de laisser des traces pour qu'on le suive à la piste.

L'année suivante, il fait sa deuxième secondaire à Saint-Félix-de-Valois, son année à Joliette ayant été plutôt désastreuse. L'année scolaire débute. Il a 13 ans quelques jours plus tard. Cela coïncide aussi avec le départ de son père pour l'université.

La semaine, les enfants n'ont pas de père, et la fin de semaine, guère plus, car il apporte de l'étude et des travaux à faire avec lui les premières années et il est donc peu disponible. Et j'ai le malheur d'en rajouter : Ssshut,

votre père étudie. Ssshut, votre père écrit. Non! On ne peut pas aller écouter la télé. Ça me semblait sans fin. Et les interdictions semblaient se multiplier avec l'arrivée de cet étudiant-adulte les fins de semaine.

Mais, la semaine, on respirait. L'atmosphère changeait dans la maison. C'était plutôt calme. C'est d'ailleurs à cette période-là que j'ai commencé à me réconcilier un peu avec moi-même, à découvrir qui j'étais, ce que je voulais, ce que j'aimais. Mes enfants étaient tous nés. Ils étaient maintenant âgés entre un an et demi et treize ans. La famille était complète.

Je m'occupais beaucoup des deux plus jeunes. Ils ont eu la chance d'avoir une mère à la maison pour quelques années, chance que Jean-Marc et Josée n'ont pas eue. J'ai joué et ri avec eux, je les ai initiés à la nature, à la lecture, à certains sports, jeux et activités.

Pendant cette période où Denys était étudiant, je n'ai pas travaillé à l'extérieur si ce n'est que pour quelques remplacements au CLSC et faire de grands ménages chez des personnes du village pour gagner quelques dollars tellement nécessaires et manquants. Par contre, j'avais beaucoup d'activités à l'extérieur de la maison puisque je faisais de la poterie avec mon amie Raymonde. Nous prenions également de notre temps pour le partager avec les jeunes enfants de l'école primaire du village en leur offrant des ateliers de modelage en poterie.

L'été 1977 se passe assez doucement pour l'ensemble de la famille, sauf peut-être pour Jean-Marc. Il

commet un vol de cigarettes et de gommes au Camping de la rivière Noire. Et il laisse ses traces, comme le Petit Poucet, de façon à ce qu'on les suive et qu'on le retrouve. Il a presque 14 ans et passera en Cour des jeunes quelques semaines plus tard. Sa délinquance s'affirme cet été-là. Il n'a pas de travail d'été; il se couche tard, se lève tard. Il déjeune quand nous dînons et entre se coucher au moment où l'on est presque prêt à se lever. Son horloge est désorganisée. Si vous n'avez qu'un enfant et qu'il décide de vivre selon son horaire personnel pour un été, peut-être que ça va. Si vous avez quatre enfants et que les repas sont cédulés, de même que les heures de lever, de sieste et de coucher, ça se complique. Je trouvais ça très agaçant qu'il vive presque à l'envers de notre fuseau horaire, nous étant le reste de la famille. Nous avons eu plusieurs moments de friction au cours de cet été-là. Il fume, sacre, se donne la contenance qu'il peut, mais il est toujours mal aimé.

Il commence sa deuxième secondaire pour une deuxième fois. Il pensait que ce serait très facile de refaire les mêmes cours, mais ce n'est pas vraiment le cas, puisque ce qu'il n'a pas appris l'an passé, il faut qu'il s'y mette cette année. Il se tanne. Ça le frustre. Il a 14 ans, mais voudrait vivre comme s'il en avait 18. Il ne se présente pas aux cours, joue à l'arcade de Saint-Félix, près de l'école.

Nous demandons à consulter un travailleur social pour nous aider, car je me sens totalement démunie. Je vis avec un jeune adolescent qui est un vrai bâton de dynamite. Il a envie de sauter et de tout faire sauter autour de lui à tout moment. Denys qui a été un adolescent assez

semblable ne peut pas plus venir en aide à son fils. Il le traite durement et le juge plus durement encore. Ils en viennent aux mots très souvent tous les deux, et le ton monte. Quant à moi, je trouve qu'il est un très mauvais exemple pour les plus jeunes.

J'essaie de voir ce qu'il veut : ne plus aller à l'école, avoir une job et de l'argent. Le rêve, quoi! Il a 14 ans, pas 18. Il sait qu'il doit aller à l'école au moins jusqu'à 16 ans. On convient plusieurs fois de règles et d'options différentes, mais il ne respecte jamais sa part des engagements. Il voudrait une bonne vie facile, sans entraves, sans parents, sans difficultés. Il est conscient de tout ce qui serait bon pour lui, mais n'a aucune envie de faire des efforts. Il nous raconte qu'il pourrait travailler à 10\$ l'heure à longueur d'année. Nous tentons de lui expliquer qu'il devrait d'abord terminer de bonnes études, au moins son secondaire 5, pour s'éviter des troubles de toutes sortes plus tard dans sa vie. Ça ne lui semble pas évident.

La travailleuse sociale vient nous rencontrer. Elle suggère un placement temporaire dans une autre famille avec un changement d'école, soit à la polyvalente Pierre de l'Estage à Berthierville. Pour Jean-Marc, c'est la fin d'un autre bout de sa courte vie. Il pleure, il promet, mais il n'a pas le choix. Denys et moi, ne lui laissons pas le choix. Il part. Il aura 15 ans dans quelques semaines.

Ce moment de rejet l'a fait grandement souffrir. Je me souviens de la travailleuse sociale qui lui disait que

nous l'aimions et que nous tentions de l'aider. Ce n'était pas faux, mais en même temps si loin de la vérité. Essayez de faire comprendre à un adolescent que vous l'aimez, mais qu'en même temps, vous prenez la décision de l'éloigner de vous, de son milieu, de ses frères et sœur. Il ressentait très fortement le simple fait qu'on voulait l'éloigner de nous : le rejet, encore et encore.

Parfois, cette période de notre vie me fait penser à tout ce que vivent les parents qui ont décidé de se joindre au groupe *Tough Love*, mais surtout d'adhérer à leur philosophie et de tenir de vivre avec les concepts mis de l'avant. Un adolescent en période de rébellion importante peut se voir imposer une manière de vivre très sévère. En fait, Tough Love se veut un contrat entre parents et adolescents dans lequel chacun s'engage à respecter les clauses qu'ils ont décidé d'y mettre : heure de lever, de coucher, tâches ménagères, temps alloué aux études, aux sorties, droit ou non de consommer diverses drogues : boisson alcoolisées, marijuana et autres, permission d'emmener des amis à la maison, d'utiliser l'automobile familiale, etc. Les parents, quant à eux, doivent respecter l'intimité du jeune, son courrier, sa chambre, ses amis.

Je me suis sentie soulagée quand Jean-Marc a quitté la maison : je pouvais enfin respirer. Cruel, n'est-ce pas? Mais tout à fait honnête. Jean-Marc et moi avions beaucoup de conflits à régler et tout ça se produisait en même temps que j'éduquais trois autres enfants. J'avais 28 ans, je ne savais pas comment prendre Jean-Marc. Je l'ai finalement su, mais bien après ses 15 ans. Tous les

deux, Jean-Marc et moi, avons alors parlé de ces moments-là, mais on était près de dix ans plus tard, moment où je m'étais fait une idée très précise de ce qu'il voulait et que j'avais accepté, simplement, qui il était.

L'amour et le respect s'attirent : j'avais de la difficulté à aimer Jean-Marc parce qu'il était un adolescent qui véhiculait des valeurs que je qualifiais de négatives et auxquelles je refusais d'adhérer dans la vie : esprit un peu tordu, vol, mensonge, illusion, paresse. Le seul problème c'est que je le jugeais, d'ailleurs, très sévèrement.

Une autre notion difficile à *avaler*, c'était le fait que tout monde s'entendait pour dire qu'on aimait autant un enfant adopté qu'un enfant à soi, qu'il n'y avait là aucune différence. Oui, j'ai ressenti une différence. Non, ce n'était pas pareil. Nous en avons également parlé, une fois Jean-Marc devenu adulte. Quand on désire un enfant, qu'on le porte pendant neuf mois et qu'on le met au monde; quand on le lave, nourrit, dorlote, berce, touche et caresse pendant des années; quand on lui sourit et qu'il répond; quand il commence à faire ses premiers pas avec vous; quand il chante avec vous; quand il cueille ses premières fleurs ou qu'on lui lit ses premières histoires, ce sont autant de moments très privilégiés que je n'ai jamais vécus avec Jean-Marc qui m'est arrivé à plus de 4 ans, avec sa petite personne souriante et belle, mais avec une personnalité déjà formée, ses craintes et ses conflits en plus de tous les moments de rejet et d'abandon déjà vécus, même si jeune.

Au moment de son départ de la maison, à près de 15 ans, je me sentais très coupable de ne pouvoir l'aimer plus, lui donner plus, le comprendre mieux. Je m'apercevais que j'étais loin d'être la mère idéale pour lui. Je savais que c'était très souffrant pour lui d'être séparé des autres membres de la famille et qu'il vivait un autre rejet. Il souffrait de notre absence, et je souffrais de sa présence. Il y aura toujours eu au fond de mon cœur une souffrance qui me venait de cet être humain qui se connaissait si bien, mais qui refusait de vivre selon les valeurs morales que les autres membres de la famille partageaient. Il faut quand même ajouter que si je qualifie Jean-Marc de *faux*, Denys vivait la dissidence, et moi, le silence. Quel triangle de relations humaines difficiles...

Après une période dite d'adaptation à cette famille d'accueil, Jean-Marc faisait donc des retours de Saint-Barthélémy à Sainte-Émélie chaque fin de semaine. Denys le prenait le vendredi soir en revenant de l'université et il le ramenait le dimanche soir en y retournant. Vu sous un certain angle, il y avait de la visite à la maison chaque fin de semaine. J'ai également l'impression que Denys et Jean-Marc ont pu nouer des liens nouveaux et exempts d'animosité durant cette période. Ils avaient la chance de se voir beaucoup moins souvent, Jean-Marc semblait un peu plus détendu – nous étions si stressants avec lui – et leur relation semblait plus harmonieuses.

On dit que l'amour se nourrit de présence et d'absence. Les moments d'absence de Jean-Marc ne nourrissaient pas l'amour que j'aurais pu ou dû lui porter.

J'étais tout à fait inconsciente en fait : j'espérais ou j'escomptais que ce séjour à l'extérieur de notre famille le ferait changer à un point tel qu'il deviendrait l'ado que j'aimerais, que je serais capable d'aimer. Il est inutile de dire que tout cela se rapproche du parfait amour égoïste : je t'aimerai donc si tu es le beau petit garçon que je veux que tu sois; si tu es l'image que je veux voir et reconnaître comme aimable, et bien là, je t'aimerai. Du chantage pur et simple. Pas de l'amour. Comment peut-on en arriver là? En ne sachant pas ce qu'est le véritable amour, tout simplement. L'amour simple et gratuit. Celui qui n'a pas de rapport avec l'action. Celui qui n'a pas de rapport avec les attentes. Simplement, celui qui est et qui est heureux de se donner, avec ou sans partage.

\* \* \* \* \*

Et à son troisième essai, Jean-Marc termine et réussit sa deuxième secondaire à Berthierville. Il nous revient à l'été 1979, près d'un an plus tard. J'ai l'impression qu'il a travaillé avec Denys à l'exécution de travaux de maçonnerie cet été-là. Il est productif, se fait un peu d'argent qu'il peut dépenser à sa guise et rebâtit un peu son image. Je me souviens que l'un de ses premiers achats s'est porté sur un modèle réduit d'avion, d'une paire de jeans GWG et d'une chemise noire. Je me rappelle avoir critiqué ses achats, mais Denys m'avait dit que Jean-Marc pouvait vraiment acheter ce qu'il voulait, c'était son argent.

Un bon après-midi de l'été 1979, je revenais à pied du village, seule, quand, au loin, je crois reconnaître Jean-Marc, à sa démarche. On se rapproche tous deux, tranquillement; moi, la tête haute, lui, la mine basse. Rendue presque à sa hauteur, je m'apprête à lui demander s'il sera avec nous pour souper, quand, au même moment, il lève les yeux. Deux *black eyes*, à leur plus simple expression. Il a le nez enflé, les deux yeux *au beurre noir*. Je le regarde et lui demande s'il a rencontré son homme. Ça fait plus de dix ans qu'il sème la pagaille et qu'il se bat sans jamais écoper d'une bosse. Cette fois-ci, il s'est fait payer une traite.

En septembre 1979, il commence, sans enthousiasme, sa troisième secondaire à la polyvalente de Saint-Félix. Trois semaines plus tard, il a 16 ans et reçoit en cadeau d'anniversaire de la part de son père, l'autorisation dont il n'a plus besoin, celle de quitter l'école. Il écarquille les yeux, n'en revient tout simplement pas. La consigne est évidemment qu'il doit se trouver du travail et gagner de l'argent pour s'entretenir. Il n'est pas question qu'il traîne à longueur de journée dans la maison ou au village, non plus qu'il vive des horaires à l'envers de ceux de la famille. Tous les rêves sont permis à 16 ans, mais la réalité sera tout à fait autre. Jean-Marc, heureux comme un roi pour le moment, l'apprendra bien assez tôt.

Denys a terminé son baccalauréat au printemps. Il travaille comme animateur de pastorale dans deux polyvalentes : celles de Saint-Gabriel et de Saint-Félix. C'est au cours de cette année-là qu'il organisera le voyage d'été en Amérique centrale avec des étudiants, sous la

bannière de Jeunes du monde, le tout chapeauté par les Pères des missions étrangères de Pont-Viau.

C'est également cet automne-là que je commence à travailler à Joliette, à temps plein, mais pour une période temporaire de quelques mois. C'est également au cours de cet automne-là que Denys réarrange la serre derrière l'atelier.

Nous prendrons soin d'une culture de plusieurs milliers de fleurs au cours de l'hiver 1980. En juin, nous les mettrons en vente, avec un succès mitigé. Nous demandons à Jean-Marc de s'occuper de l'entretien et de la vente des fleurs pendant que nous serons en Amérique centrale pour quatre semaines : nous retrouverons des plantes mortes de soif et desséchées à notre retour.

Quand nous revenons de notre périple, avec quelques heures d'avance (oh! malheur!), nous retrouvons une maison sans dessus-dessous. Il n'y a pas une pièce qui soit en ordre. On pourrait croire qu'il y a eu un party d'une semaine dans la maison : de la vaisselle sale partout, pas un lit de fait, des restes alimentaires à la traîne. Nous finissons par trouver Jean-Marc et l'enjoignons de faire le ménage à la grandeur de la maison avant qu'on y mette les pieds. L'échéancier est très court : il est 15 heures et il devra avoir fini avant la fin de la journée. On va finalement souper au restaurant avec les autres enfants et revenir vers 19 heures. Cet épisode m'a servi de leçon pour le reste de ma vie. Je ne suis plus jamais revenue à la maison sans d'abord avoir donné une date et une heure précises et, si mes plans changeaient, je ne rentrais pas chez nous sans avoir donné amplement de temps à mes enfants pour

refaire l'ordre dans les lieux. Peu importe ce que ça avait l'air quatre heures plus tôt, la maison était vraiment impeccable quand j'y mettais les pieds.

J'ai peu de souvenirs de Jean-Marc à cette époque. Il a presque 17 ans. Il ne va plus à l'école depuis l'automne. Il travaille de-ci, de-là, jamais longtemps au même endroit; parfois c'est son choix, parfois ce sont les circonstances qui en décident.

On était très demandant envers Jean-Marc. Il a développé une façon de répondre à nos exigences tout en tenant compte de sa personnalité solidement implantée et développée depuis très longtemps. Jean-Marc va passer l'année à se promener d'une petite job à l'autre, en passant un certain temps sans travailler.

C'est à la fin de l'été 1981 qu'un soir, Denys qui est ivre et dans une rage folle, le met dehors. Jean-Marc aura 18 ans dans quelques semaines. Il résiste et veut discuter. Je lui conseille de partir et de revenir discuter à un autre moment. Il part. Il commencera bien mal sa vie d'adulte.

Il est inadapté à notre vie depuis longtemps, et j'espère encore à ce moment-là qu'il ne le sera plus pour très longtemps, qu'il comprendra et tentera de redresser certains côtés de sa personnalité qui lui gâchent tant la vie. En fait, comme mère et comme humain, j'espère tout ma vie qu'il change : que son âme en détresse se transforme en équilibre et en amour de lui-même. Ça n'arrivera jamais malgré tout l'espoir que j'ai dans la nature humaine et toute la confiance que j'avais alors dans Jean-Marc.

Il ne reviendra plus jamais à la maison pour habiter avec nous, et même rarement pour nous visiter.

La relation entre Denys et moi est loin d'être à son meilleur. Ça fait déjà 16 ans qu'on se connaît, 14 qu'on vit ensemble. Nous avons quatre enfants âgés de 18, 13, 8 et 6 ans. J'ai toujours été un mur de silence. J'ai refoulé, ravalé, je n'ai jamais dit un mot. C'était pénible à vivre pour moi, mais à ce moment-là, c'était le seul modèle que je connaissais et auquel je pouvais me fier : la perfection dans le silence. Cela a dû être très difficile à vivre pour les autres aussi, quoique rendue en 1981, j'avais ouvert une bonne brèche dans ce mur de silence : j'avais commencé à parler en avril 1975, le jour de la naissance de Philippe.

Son père et lui sont en train d'installer de nouveaux comptoirs dans la cuisine à Sainte-Émélie. À l'heure du dîner, malgré une cuisine en désordre et en construction, on s'assoit ensemble pour manger. Denys parle de quelque chose d'anodin. Il dit que c'est noir; je réplique que je pense que c'est blanc. Il dit, mais non, c'est noir; ce à quoi je réponds que je suis certaine que c'est blanc. Il insiste. Je persiste et finis par dire que puisqu'il le dit avec tant de conviction, ça doit sûrement être noir... que je suis même certaine que c'est noir. Avec le ton sur lequel je l'ai dit, Denys est furieux. Il vient de comprendre. La brèche est ouverte et ne se refermera plus jamais. Lui ne s'en doute pas trop. Moi, j'en suis certaine. Une petite lumière intérieure me le confirme.

\* \* \* \* \*

Je divorcerai en 1984, à la grande tristesse de Jean-Marc face à la dissolution de sa famille, et je déménagerai à

Joliette avec les trois autres enfants et ne reverrai Jean-Marc que de loin à loin entre son départ forcé de la maison et, plus tard, son décès en 1990 à l'âge de 26 ans. Il habitera un bout de temps à Montréal, un bout à Sainte-Émélie, un bout au Lac Matambin et les derniers mois à Joliette.

Nos rares rencontres seront parfois ouvertes et douces, parfois même tendres et drôles, car il était drôle.

Parfois, plus rarement, ce ne sera pas le cas, surtout quand il me demandera de l'argent et me menacera parce que je refuse de lui en donner. La police devra s'en mêler cette fois-là et l'autre où il avait volé du courrier contenant des chèques à la résidence où habitait sa grand-mère Yvonne.

Dans les derniers mois de sa vie, il vivait en couple, comme je l'ai déjà raconté dans les pages précédentes. Sa vie semblait plus douce à cette époque-là, mais tant de choses étaient tues. Sa vie recelait tant de détresse et de secrets bien gardés.

(1991)

## **La vie, la souffrance et le suicide**

(2015) Enfant, je me suis souvent demandé d'où je venais, étant donné que je n'étais pas très à l'aise dans cette grande famille terrestre dont je faisais partie et que j'avais semble-t-il choisie. J'ai souvent pensé et dit, adolescente, que je venais d'une autre planète tant j'étais inconfortable dans la famille qui était la mienne. Peut-être que je n'étais pas si loin de la vérité après tout...

Au cours des quarante dernières années, à cause d'un intérêt marqué pour ces sujets, j'ai lu des centaines de livres sur la vie, la mort, la vie après la mort et les expériences de mort imminente ou provisoire. Qu'ils aient été écrits par des médecins, psychologues ou psychanalystes, scientifiques, médiums ou autres, ces livres ont sûrement marqué et permis d'approfondir une ligne de pensée qui est la mienne, mais qui a évolué au fil du temps, grâce, entre autres, aux découvertes faites par la physique quantique.

Les matérialistes, dont fait partie une bonne partie des gens que je côtoie, pensent qu'avant nous, il n'y avait rien et qu'après nous, il n'y aura rien non plus. Néant avant, néant après. Ces personnes pourront avancer et me reprocher que tout ce qui suit manque de preuves, mais elles ne pourraient vraisemblablement pas prouver le contraire non plus. La science nous permettra

probablement d'en savoir plus long à ce sujet dans les années à venir. Ou peut-être accepterons-nous tout simplement certaines évidences.

Commencée peut-être bien avant que je ne m'incarne, cette quête a été enrichie grâce aux écrits de plusieurs auteurs, dont en voici quelques-uns : Raymond Moody, Eben Alexander, Mario Beauregard, Guy Corneau, Jean-Jacques Charbonier, Ramtha, Elisabeth Kübler-Ross, Placide Gaboury, Eckhart Tolle, Ervin Laslo, Marie Lise Labonté, Sogial Rinpoché, Kenneth Ring...

### **La Vie n'est pas linéaire<sup>1</sup>**

*La vie n'est pas un processus linéaire contenu entre la naissance et la mort. C'est une évolution continue qui débute dans sa phase principale par la mort jusqu'à la naissance – plus exactement, la re-naissance – et qui se poursuit dans la phase de la naissance à la mort. Dans ce cycle, nous naissons pour apprendre et nous mourons pour poursuivre ces apprentissages. C'est cela le sens et peut-être même le but de l'existence dans l'espace et le temps, de la plus petite particule qu'on puisse concevoir dans le domaine quantique, soit le Q-bits, jusqu'à la plus grande unité connue depuis le Big Bang, il y a 13,8 milliards d'années, à savoir l'univers. [...] Rien dans le monde n'est une finalité en soi et rien n'est linéaire. Il n'y a aucun commencement et aucune fin.*

*La croyance en la survie de l'existence n'est pas une aberration – au contraire, l'aberration réside plutôt dans la croyance que l'existence prend fin au moment où la vie*

- 
1. Tiré ou inspiré du livre de Sylvie Ouellet, *Mourir l'âme en paix / Plaidoyer pour des choix éclairés*, éd. Béliveau, Longueuil, 2015, 201 p.

*biologique s'arrête. Chaque être sensible sait au plus profond de lui, intuitivement, qu'il est immortel : qu'il ne vit ni pour la première ni pour la dernière fois. Nos ancêtres le savaient; aujourd'hui, les artistes, les gens spirituels, les grands scientifiques le savent aussi. [...] Effectivement, on ne fait le tour qu'une seule fois, on tourne et on tourne sans fin.* (Préface, Ervin Laslo, p.13-15)

### **La Vie ne meurt pas**

La Vie c'est ce qui est en continu, c'est la flamme toujours allumée en nous, cette conscience éternelle de qui je suis et qui est reliée au Tout. Elle quitte un monde d'unité et d'amour inconditionnel pour prendre un véhicule de matière. L'âme vient faire un tour dans un monde de dualité, d'amour conditionnel et en plus, elle se contraint dans la matière. Tout un voyage, tout un contrat!, mais l'âme est toujours en accord avec ces passages puisque c'est elle qui les initie.

Si on pense à la Terre, on pense naissance, apprentissages et expériences dans la dualité et sous le signe de la personnalité et de l'égo qui amènent avec eux peurs, doutes, colères, regrets, attachements... qui causent de la cristallisation dans notre corps et nos corps subtils.

On dit qu'on rend l'âme quand on meurt. Belle expression, mais ce n'est pas une image. Tôt ou tard, l'âme délaisse en effet son état de matière pour renouer avec son immatérialité, et pour elle, c'est une joie suprême : elle renoue avec l'amour inconditionnel, les énergies subtiles, le langage télépathique... tout un allègement, si et surtout si nous nous sommes débarrassés, avant que l'âme ne quitte le corps, des cristallisations que nous avons accumulées au fil de notre séjour dans la matière.

## **Le sens de la Vie et de l'incarnation**

*« Pour moi, la vie, la mort et l'incarnation suscitent une réflexion personnelle nourrie à la fois par mon vécu et mes recherches sur ce sujet. Je pense, sans en avoir de preuves véritablement formelles, que nous sommes de passage sur Terre pour vivre une série d'expériences qui nous aident à progresser. Mais je crois aussi que cette progression se poursuit dans l'au-delà après notre mort terrestre.*

*Se pose alors le problème de savoir s'il est possible de revenir plusieurs fois sur cette planète ou sur une autre sous une forme incarnée après des incursions dans l'au-delà pour bénéficier d'une évolution karmique, comme nous le disent les bouddhistes. Je n'ai malheureusement pas la réponse. » (Jean-Jacques Charbonnier, p. 59)*

*« Je vois la vie comme un grand jeu de rôle dont les règles ont été fixées ailleurs. Nous avons un objectif que certains vont appeler mission de vie ou contrat, peu importe. Chacun va le vivre avec le bagage qu'il a apporté, puis ce qu'il peut acquérir au fil de son expérience. Le vécu quotidien est ce que nous en faisons, mais le sens de la vie est déjà dans la trame. Tout est dans l'art de le découvrir. À nous de tisser au mieux l'ouvrage en y mettant tout notre amour, le secret d'un patient cheminement.*

*Le travail que l'on fait sur soi et le regard posé sur les autres conditionnent notre compréhension de cette existence. Plus on est ouvert à l'autre, plus la voie s'épanouit et notre rapprochement vers cet « ailleurs » se fait Lumière. Peut-être alors pouvons-nous comprendre le sens de notre incarnation qui n'est qu'une expérience*

*parmi d'autres. Celle qui nous permet de vivre des émotions que nous ne pourrions vivre ailleurs. Le passage que nous appelons mort est pour moi un retour à la vie. »*  
(Éliane L'Heureux, p. 61)

### **Choix de s'incarner et de repartir?**

*La mort est un passage d'un plan matériel à un plan plus subtil. Cette transition fait partie du cycle de la Vie. Elle marque la fin d'une étape – non la fin de l'être – et le début d'une autre. Du point de vue humain, quand une mort s'annonce, on n'observe que le changement matériel, mais il y a tout l'aspect énergétique qui, même s'il est invisible, existe pourtant.*

*Naissance et mort ne sont jamais le fruit du hasard, mais d'un choix de l'âme souhaité et longuement préparé. La préparation à la grande traversée se passe en grande partie à un niveau inconscient de la personnalité et qui se passe durant le sommeil profond, moment où l'âme peut alors rencontrer ses guides. Rien n'est laissé au hasard à ce niveau. Il n'y a que la mort par suicide qui n'a pas été appelée et préparée par l'âme. Cela n'a rien à voir avec un interdit religieux, une punition ou une quelconque croyance, mais tout simplement avec le principe même qui sous-tend le cycle des incarnations.*

*L'âme est tel l'étudiant qui s'inscrit à un programme de formation. Il peut certainement décrocher en cours de route pour toutes sortes de raisons, mais au départ, il ne s'inscrit pas pour décrocher. Il s'inscrit pour apprendre. S'il décroche, son geste n'est pas condamnable. Il faut cesser de le voir comme un interdit et comprendre ce qu'il est réellement. Le suicide empêche l'atteinte d'un but fixé. L'âme peut certainement en établir d'autres. Par*

*contre, si elle a besoin de cette connaissance, elle devra tôt ou tard y revenir. Le suicide s'avère souvent un détour sur le chemin de l'âme et un choix qui rallonge un peu le parcours. Enlevons-lui les croyances punitives, les carcans lourds, la culpabilité et la honte. Enlevons-lui aussi la vision qu'il est une solution magique. Sachons simplement qu'il ne règle rien, qu'il n'a pas le pouvoir de soulager la souffrance émotionnelle et qu'il ne fait que détourner l'âme de son chemin initial. ( S. Ouellet p. 69-71)*

### **La souffrance a-t-elle un sens?**

Comme le disent si bien Ouellet, Tolle, Rinpoché, le Dalaï Lama et plusieurs autres, la souffrance que nous vivons sur cette terre vient de nos pensées. Qui ne s'est pas déjà (et à de multiples reprises) inquiété pour des choses qui ne sont jamais arrivées? On a créé des scénarios plus terribles les uns que les autres et rien ne s'est passé, mais dans la construction de ces canevas, notre corps a ressenti tout le stress et la douleur reliés à ces pensées dont nous devons, un jour ou l'autre, nous défaire (si cela n'est déjà fait) si nous voulons d'abord éviter l'accumulation de cristallisations qui affectent invariablement la santé de notre corps et si nous voulons consciemment faire le grand passage avec plus légèreté...

La souffrance, comme la vie, a un sens selon Victor Frankl, médecin rescapé d'Auschwitz. Puisque la vie a un sens (selon lui et bien d'autres auteurs), la souffrance en a aussi un et il permet de se questionner et d'aller au-delà de ce qui apparaît. Elle n'est pas nécessaire et nous ne planifions pas des expériences douloureuses avant notre incarnation, mais, si elle surgit, elle est là pour être comprise, pour nous rappeler de revenir à l'âme. Elle sert

de sonnette d'alarme, parfois avec un petit tintement, parfois avec un son strident. Personne ne s'incarne pour vivre dans la souffrance, car nous sommes là pour chercher, trouver, expérimenter et ressentir les grands enseignements de la vie que sont l'amour, la paix, la joie, la beauté et la liberté... Mais une partie de nous, la personnalité (le mental, l'égo), si nous l'écoutons, nous mènera parfois sur un chemin rempli de douleur dont nous devons nous extirper. « À quelle distance sommes-nous de la joie? À la distance d'une pensée! », disait Ramtha.

### **Le suicide**

Comment répondre à la question suivante : «Quelle serait le meilleur moyen pour parvenir à lutter et à dépasser la souffrance émotionnelle et la détresse profonde qui conduit au suicide? »

Selon Jean-Jacques Charbonier : *« Le meilleur moyen d'échapper à ce qui nous pousse à rejeter ce monde et notre propre existence est de comprendre et admettre que nous sommes une entité incarnée venue sur terre pour progresser. Cela veut dire que nous avons un tas d'expériences à faire et un lot d'épreuves à subir. Il faut, en conséquence, les vivre pleinement, les accepter, même les plus douloureuses, sans chercher à les fuir, c'est-à-dire, sans vouloir supprimer sa vie. Les épreuves nous grandissent d'autant plus qu'elles sont douloureuses et difficiles. [...] La fuite n'est pas une solution. Toutes ces addictions (travail, drogue, sexe, alcool) rajoutent du malheur au malheur, et la fuite physique ou terrestre n'implique pas la résolution du problème qu'il faudra gérer d'une façon ou d'une autre dans l'au-delà ou dans une prochaine incarnation, si la réincarnation existe... »* (p. 106)

Et Marie Lise Labonté « *Tout d'abord, je changerais le mot lutter. Pour moi, il faut entrer en conscience avec la souffrance si on veut entendre le message qu'elle porte. La lutte implique une attaque. Alors que le mouvement d'entrer à l'intérieur implique un choix, une acceptation. Cela est primordial dans la transformation de la souffrance. Pour entendre son message, il est important d'accueillir la partie de nous qui se cache derrière une souffrance psychique et physique. Le dialogue avec l'inconscient est primordial. L'intelligence du cœur et l'intelligence émotionnelle peuvent nous guider vers la guérison.* » (p. 104)

Tant pour un suicide que pour une mort « naturelle », il est très tentant, mais combien utopique, d'entretenir l'idée que la mort résout tout et qu'une fois rendus à la Maison, c'est un état de béatitude qui nous attend tous automatiquement. Il faut comprendre que ce qui ne sera pas réglé dans cette vie devra l'être dans une autre, du moins vraisemblablement.

*Tous les êtres ont besoin d'amour, de force et de courage pour parvenir à se détacher de la Terre et encore bien davantage ceux qui ont quitté la Terre dans un déséquilibre émotionnel, Comme on le sait, dans notre société, le suicide est envisagé quand la paix du cœur est fortement troublée. Il devient une option quand, en plus, on croit que le fait de quitter ce monde résout tout. Mais c'est la désillusion une fois dans l'au-delà, car la souffrance émotionnelle est toujours là. Sur Terre comme au Ciel, la paix requiert une transformation des émotions et des pensées. C'est à travers l'amour et la présence de cœur des proches encore incarnés que l'être en transition*

*puise la force et l'énergie d'entreprendre cette transformation.* (Sylvie Ouellet, p. 121)

Même si le suicide – appel à l'aide – relève d'un choix individuel et doit être accepté pour ce qu'il est, envisager la mort comme une alternative à la détresse et comme un moyen de résoudre tous nos conflits et problèmes terrestres ne règlera rien et ne nous apportera pas la paix que nous espérons tant. Nous courons tout droit vers un désenchantement, sans oublier qu'il faudra vraisemblablement refaire le chemin...



## Conclusion

Nous sommes en 2015, 25 ans plus tard, à quelques jours près du suicide de Jean-Marc, survenu le samedi 3 février 1990.

Qu'y a-t-il de plus à dire? Il était. Il n'est plus. Il est encore.

Il a laissé le germe d'une enfant... que je ne connais pas et qui aura 25 ans cet automne.

Cette histoire est singulière, mais elle a été vécue sous différentes formes, en différents lieux, par différentes autres personnes. Il n'était pas le premier, ni n'aura été le dernier.

Et chacun qui a vécu cette expérience pourra vous le dire : « On ne sort jamais indemne du suicide de l'un des siens. »



**Du même auteur :**

*Ce cancer qui m'a sauvé la Vie!* (2014)

*Mes hommes et leurs eaux* (2015)

